

annonnements par la poste

CANADA... \$2.00

ETATS-UNIS et UNION POS... \$3.00

TALE... \$3.00

LE NUMERO... 5 sous

REDIGÉ EN COLLABORATION

LE NATIONALISTE JOURNAL DU DIMANCHE

DROIT AU BUT

Le kaki et l'économie

Après la bataille de Waterloo, Napoléon envoya son légendaire chapeau à Paris, pour le faire réparer. Le gouvernement d'Ottawa ressemble à Napoléon. Il est extraordinairement économique. (Le compliment et la comparaison fleuriront d'un sourire le visage de la Minerve, journal sérieux, très sérieux, aussi sérieux que la Presse, et servante de M. Meighen.)

Quand j'affirme que le gouvernement d'Ottawa est extraordinairement économique je ne veux pas dire que les ministres fédéraux ont de vieux meubles dans leurs bureaux et des bureaux d'avocat famélique, qu'ils renouent, par patriotisme, à la moitié de leur indemnité, et que M. Blondin ne voyage jamais qu'en seconde pour ne pas user les beaux sièges rembourrés des wagons de luxe du réseau national parce que "déficientaire", et "déficientaire" parce que national. Non, l'ironie serait par trop visible. Les politiciens pour qui la "crèche" est la Terre promise ne poussent pas le dévouement à la chose publique au point de se gêner. Gêner les autres suffit à l'accomplissement de leur devoir.

Quand je parle de l'économie du gouvernement d'Ottawa je fais allusion à certains héroïques retranchements de crédits. Le mot héroïque n'est pas trop fort. La lésinerie dont font preuve les ministres pour tout ce qui touche à l'usage du français dans leurs départements, par exemple, est héroïque ni plus ni moins. Car qui ne connaît les sympathies du gouvernement envers les Canadiens français? (Ces sympathies sont d'autant plus méritoires que la fréquentation d'un individu comme Blondin et l'arrivisme d'individus comme L.-J. Gauthier et congénères ne les ont pas étouffées.) Qui n'admire la sincère amitié de M. Meighen pour la province de Québec? Voilà des gens qui nous aiment, qui ont tout intérêt à nous aimer, qui ne peuvent s'empêcher de nous aimer, et cependant ils nous briment, ils évitent les notes du service civil, ils suppriment le plus grand nombre possible de versions françaises des livres bleus, ils traquent l'influence française, tout cela, par économie. N'est-ce pas admirable?

Autre exemple de cette stoïque vertu. M. Jules-Edouard Prévost, député de Terrebonne, a proposé que l'on déposât un exemplaire du journal officiel de la Chambre à chaque bureau de poste du Canada. Pas d'affaire. La démocratie est le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple et l'importance que le peuple connaisse l'attitude de ses mandataires, mais l'état des finances canadiennes n'autorise pas cette dépense. L'économie avant la démocratie.

Une page entière suffirait à peine à l'énumération des choses sacrifiées à l'économie par M. Meighen et ses collègues. Mais sur certains points l'économie prend le chemin irrévérencieusement indiqué à la muse des comices agricoles par monsieur le sous-préfet aux champs.

Le budget de la Milice est plus considérable qu'avant la guerre et hors de proportion avec les besoins du pays. L'opposition a dû batailler ferme pour rogner quelques-uns des crédits de M. Guthrie. Souvent, elle a échoué piteusement.

Qu'est-ce à dire? L'homme sensé économise d'abord sur le superflu, sur ce qui lui tient moins à cœur, sur les objets dont la disparition l'incommode le moins. Il ne se dispense du nécessaire qu'à la dernière extrémité. Le gouvernement Meighen tient donc le militarisme pour plus nécessaire et en plus haute estime que les droits du français au parlement et dans les services publics. La conclusion se dégage inévitablement des faits.

M. Gould, député d'Assiniboia, a parlé de l'existence d'un parti militariste au Canada. Comme une garde-malade qui contracte le mal des pestiférés qu'elle soigne, le Canada a été infecté par le virus du capitalisme prussien. Il n'est pas encore guéri, il s'en faut de beaucoup. Par des remèdes savants, prescrits par des spécialistes en opportunisme, on enrayer les effets les plus violents et on masque les symptômes les plus alarmants du mal, mais le microbe contamine encore le sang du malade. A la première occasion, à la première fièvre impérialiste, vous verrez une nouvelle éclipse.

Le sort de ces ironies qui ne sont pas toujours imméritées. En Europe, patrie du militarisme, on désarme le plus possible. Dans la libre et pacifique Amérique du Nord, le mot "preparedness" hypnotise de plus en plus les esprits. Tandis que l'Amérique anglaise pratique une économie qualifiée de dangereuse par une dépêche. (évidemment, Lloyd George table sur la coopération des Dominions), au Canada, on longe toujours le "gouffre du militarisme". Le gouvernement a acheté des avions et des canons de la mère patrie. Il a accepté d'elle des navires de guerre. Il a réorganisé la milice. Il paye je ne sais combien pour la formation de corps de cadets.

Où sont les ennemis du Canada? Quelle raison a-t-il de faire la guerre? Pays jeune, ne vient-il pas de prendre une part excessive au plus grand conflit de l'histoire? N'a-t-il pas assez fait le "militaire" de la civilisation et n'est-il pas temps de le licencier? Le fardeau de sa dette de plus de deux milliards et de ses déficits ferroviaires ne suffit donc pas? Mais non, le sabre d'opéra-comique de Sam Hughes devenu par hasard un sabre d'organisateur d'armées reste toujours suspendu sur les têtes, comme l'épée de Damoclès. Le kaki s'étale. Les casernes s'empressent. On tape le contribuable pour retaper la vieille ferraille de la machine militaire. Guthrie rêve de manoeuvrer ses soldats de plomb, et Ballantyne ses bateaux de bric-à-brac. Le ministre de la Milice envoie paître l'opposition qui lui demande de diminuer de moitié un crédit de \$1,500,000 pour exercices militaires, et il tient mordicus au jupon des Highlanders, bien que le jupon coûte plus cher que la culotte. Singulière contradiction de ministres féministes qui donnent la culotte aux femmes et le jupon aux soldats!

Après l'équipée de 1914, le gouvernement Meighen devrait couper court aux dépenses militaires, radicalement, impitoyablement, dégonfler le budget de la milice comme Guthrie mériterait de l'être. S'il ne le fait pas, malgré son amour de l'économie, c'est qu'il est impérialiste. L'impérialisme exige que l'on maintienne les cadres de l'armée canadienne, que l'on conserve les rouages essentiels de l'organisation qui a fourni 500,000 défenseurs à l'Empire. L'Empire a bien des ennemis, intérieurs et extérieurs, et en 1914, Laurier et Borden ont créé le Canada chevalier de l'Empire et de la civilisation. L'Empire, c'est la civilisation, et la civilisation c'est l'Empire, et pour défendre l'Empire, c'est-à-dire la civilisation, le Canada, chevalier à la Triste Figure, est obligé de garder son armure, même s'il a les os rompus et des crampes aux jambes.

Les budgétaires galonnés, héros de boudoirs, officiers de salons, sergents instructeurs, sergents recruteurs, majors-champignons, colonels-Garde Dollard, généraux de Boy Scouts qui ont vécu durant des années au crochet de l'Etat, à l'ombre tutélaire du portefeuille de Sam Hughes et de Mewburn, ne peuvent renoncer à cet héroïsme ouaté et entretenir. Ce sont ces gens qui avec les jingoes travaillent à implanter le militarisme, leur gagne-pain. Voilà une catégorie de Canadiens, au moins, qui ne voient pas d'un mauvais oeil le départ de M. Meighen pour Londres. Mieux que M. Ewart, ils doivent savoir que le but de la Conférence impériale de juin, c'est la préparation militaire de l'Empire à la prochaine guerre.

Heureuse alliance de l'économie, du loyalisme et des appétits des galonnés budgétaires!

Jean LEBRUN.

IRISH NEWS SUPPLEMENT VILLE AUX POTAGERS SUSPENDUS

(See pages 5 and 6)

JUILLET DU DIMANCHE.

Idee geniale

On construit des églises et on les place sous le vocable de tel ou tel saint. Piteuse coutume, sainte tradition.

On construit des cinémas, ces temples pour mystiques de la digestion, et on les affuble du nom d'un grand homme. Cela aussi mérite de devenir une pieuse coutume et une sainte tradition.

Etes-vous passé rue Papineau, devant le cinéma du même nom? Les cinémas montrealais sont tous plus ou moins des chefs-d'oeuvre de l'archéologie indigène. Ils frappent l'oeil par leurs affiches baroques, ils le charment par la grâce de leur décoration. Ils le captivent par leur dorure. Ils le reposent par la simplicité de leurs lignes géométriques qui sont généralement celles d'une boîte. Mais le cinéma Papineau est unique. A la façade du cinéma Papineau, on voit un portrait du grand tribun. Le soir, à l'éclairage électrique, l'effet est saisissant.

Il n'y a pas à dire, c'est une idée geniale. Elle n'a pu sortir que de la cervelle d'un Canayen. Touchante inspiration que celle de sanctifier un lieu d'amusement. — et le scope est le plus intelligent des lieux d'amusement. — par le souvenir et l'évocation de la figure d'un patriote.

Le cinéma, école de vertu comme on sait, devient irresistible s'il se transforme en espace de musée historique. Que Montréal sera une belle ville, le jour où nous aurons le cinéma Mercier, le cinéma Laurier, le cinéma Cartier, le cinéma Chapleau, et toujours le portrait du grand homme, et l'éclairage électrique, le soir! Et le cinéma Lavé! Et le cinéma Montcalm étalant sur son enseigne une reproduction du tableau qui représente la mort du général français! Et le cinéma Brébut! Et le cinéma Lallemand! Et le cinéma Jeanne-Mance! Et le cinéma Dollard avec une enseigne dépeignant le combat du Long-Sault et surmontée d'un gigantesque signe de pasteur! Religion, commerce, patriotisme et plaisir!

Montréal sera ainsi le Louvre du Canada. Les rues en seront les galeries, et les enseignes de cinémas les tableaux. Nos artistes seront riches et glorieux. Les touristes accourront en foule de partout pour contempler ces originales beautés. Il y aura autant de curieux en face des théâtres qu'à l'intérieur, épi-neux problème pour les agents préposés à la circulation.

On réalisera peut-être jamais, et l'enseigne du cinématographe Papineau nous aura en vain mis l'eau à la bouche. Des grognons protestent contre cette innovation au nom du bon goût, du bon sens, de la décence. Ils s'écrient que c'est ridicule, stupide, sacrilège! que sais-je? Et l'on n'osera passer outre.

Pour contempler le monde et leur père, les entrepreneurs en amusements feraient bien de ne pas traîner l'ombre de nos grands hommes sur le gilet d'enfant d'une enseigne de scope.

D'autres dédicaces que celles-là conviennent mieux aux cinémas. Par exemple, nous aimerions beaucoup un cinéma Ladebèche, un cinéma Timothée, un cinéma Marie-Scapulaire. Avec le portrait de Ladebèche, de Timothée et de Marie-Scapulaire, ce serait épatant. Et l'établissement n'en serait que mieux achalandé, je vous assure.

Que le propriétaire du cinéma Papineau décroche donc de son enseigne le portrait du grand patriote et y mette le sien. On dira: ce n'est pas la tête de Papineau, mais après tout, ce bonhomme a plus de spins de réclame que l'illustre Canadien et il a tellement d'esprit que je ne voudrais pas mourir sans avoir vu sa binette. Et vous partagez mon sentiment.

Jules PICARD.

LA DÉMOCRATIE ET LA PRESSE

EN MARGE DU DERNIER OUVRAGE DE LORD BRUCE. — LEUR-RE DE LA DÉMOCRATIE. — CONdamnATION DU JOURNALISME ANONYME ET MERCANTILE.

Lord Bryce est une autorité en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. Son ouvrage en deux volumes: "Modern Democracies" (1,300 pages en tout) sera fort lu et fort commenté. C'est une étude fouillée des institutions de trois Etats démocratiques typiques: la France, la Suisse, en Europe; les Etats-Unis et le Canada, en Amérique; l'Australie et la Nouvelle-Zélande, en Australasie.

D'après une chronique de la Westminster Gazette, lord Bryce, démocrate jusqu'à la moelle, réagit dans ce travail contre un certain pessimisme imposé par les événements. Il réagit, mais le pessimisme apparaît. Au lendemain de la catastrophe de 1914, il est difficile de croire au progrès graduel et indéfini de l'humanité. La théorie et ses conséquences ont porté un fameux coup aux théories de Condorcet et des Encyclopédistes. Les gaz asphyxiants ont retardé la venue de l'âge d'or. Aussi, l'auteur parle avec prudence de l'avenir de la démocratie.

En cette matière, l'agnosticisme anglo-saxon rendu plus incertain par l'expérience se garde de généralisations hasardeuses. La démocratie n'a triomphé de l'autocratie,

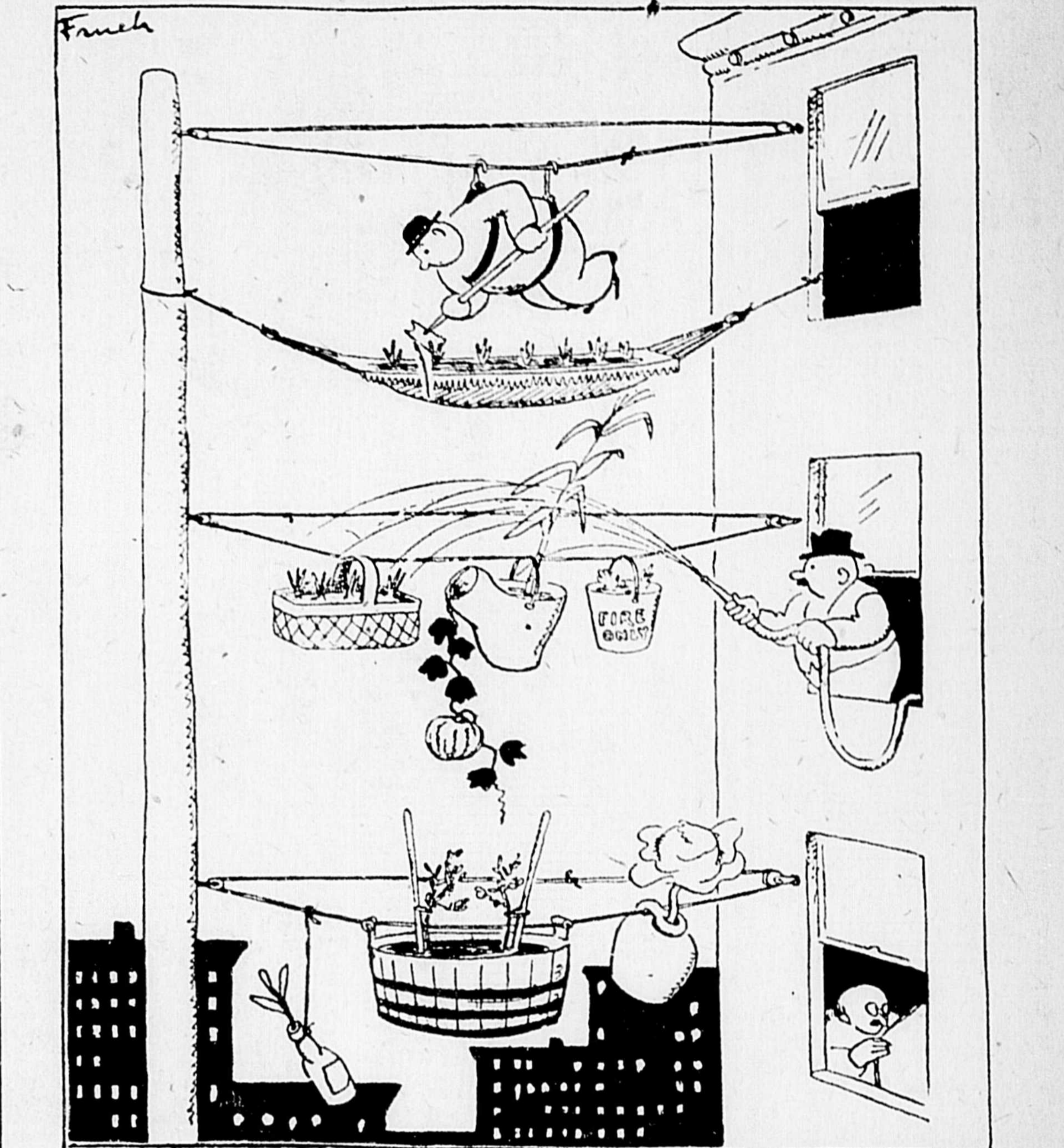
durant la guerre, qu'en sacrifiant ses traditions et ses principes, qu'en se transformant elle-même en autocratie. (La dictature dans les divers pays alliés et au Canada, donc.) Même en temps ordinaire, la démocratie semble un leurre. Quelques conclusions générales se dégagent des deux volumes de lord Bryce? Celles-ci: la démocratie (le gouvernement basé sur le suffrage universel ou pratiquement universel) se répand sur la terre. On lui rend hommage partout (même en Chine) mais les parlements et les institutions représentatives déclinent dans l'estime publique et en perdent, d'après les apparences. Les chefs populaires et les cliques qui les entourent s'élèvent de plus en plus la tentation de s'élever au dessus des Assemblées. On voit aussi apparaître de nouvelles divisions économiques et de classes inconciliables avec le gouvernement représentatif et qui, dans la Russie soviétique, par exemple, menacent d'éteindre les idées démocratiques. (L'auteur doute sérieusement qu'un Etat socialiste puisse être démocratique.) En outre, l'égoïsme naturel de l'homme est cause que les majorités ne luttent pas pour l'idéal. (C'est plutôt pour le pécuniaire.) "En raccourci, dit le rédacteur de la Westminster Gazette, quand les hommes parlent de leurs droits ils entendent d'ordinaire qu'ils ont des maux; et le soulagement peut être acheté au prix de toutes les théories et de tous les principes. Voilà de lugubres réflexions pour des libéraux, et prises à la lettre, elles pourraient sembler présager non le développement des libres institutions, mais la domination de ce mot par le dix-neuvième siècle, mais des conflits entre différentes espèces de dictatures, dictature du prolétariat, dictature du capital, dictature de jupes ambitieuses qui foulent les parlements aux pieds".

Dans sa réédition de Croisset, historien républicain, Pierre Lasserre a prouvé que la démocratie athénienne n'était pas une véritable démocratie. Lord Bryce établit assez clairement que la démocratie moderne ne vaut guère mieux que les démocraties antiques. La plupart des gouvernements d'aujourd'hui ne sont pas vraiment représentatifs. Plusieurs sont surchargés d'une besogne qui ne leur convient pas. Les politiciens modernes disposent de moyens que leurs prédécesseurs ne prévoyaient pas pour façonner l'opinion, pour faire les élections, pour faire voter un corps électoral. Les formes modernes de la propagande (l'élection de Lloyd George et l'élection de 1917 au Canada) rendent la perversion de la démocratie bien plus facile qu'autrefois.

Alors, faut-il désespérer de la démocratie? Au contraire. Il ne faut pas conclure que la démocratie est discréditée, mais qu'elle n'est encore que dans son enfance. "Le suffrage généralisé qui était l'objectif des vieux radicaux n'est qu'un commencement. Rendre les parlements équitablement représentatifs des différents intérêts et opinions sans dissiper leurs énergies; découvrir la vraie fonction propre et constitutionnelle d'une seconde chambre; veiller à ce que les grandes questions soient équitablement exposées au public et ne soient pas voilées par des appels aux préjugés; prévenir les menées souterraines d'intérêts pervers; empêcher les tacticiens et les stratèges de se maintenir au pouvoir en divisant leurs adversaires et en contrecarrant la majorité; assurer l'existence d'une presse désintéressée et responsable; autant de problèmes de la démocratie non encore résolus, pour la plupart".

Il importerait peut-être de se demander d'abord si ces problèmes sont solubles. La République de Platon c'est l'idéal; mais dans la pratique, la démocratie, c'est le mal. Lord Bryce, et Meighen, quand ce n'est pas Médéric Martin, ne cessent encore plus indispensable aux démocraties, la vertu, c'est-à-dire le civisme, le sens du devoir, le désintéressement, l'honneur. Or, le culte de l'argent et la malhonnêteté grandissent. Ce ne sont pas les théoriciens qui endigueraient le mercantilisme, ce sont pas les Etats-Unis adorateurs de l'argent, d'or qui corrigeraient les moeurs du siècle. De plus, le culte de l'argent engendre les luttes de classes, et les luttes de classes sont foncièrement antidémocratiques, parce qu'en pareil conflit les dévouilles vont nécessairement aux vainqueurs, dit lord Bryce, d'où déchéance entre les citoyens. (L'important, je suppose, c'est de maintenir les formes légales, c'est d'éviter la lutte violente. Autrement comment expliquer qu'après les batailles électorales, les vainqueurs soient un peu la pour sauter sur les dévouilles, la chose la plus démocratique du monde, n'est-ce pas?)

Sans rechercher avec un positiviste à la Georges Deherme ce qu'il y a de conventionnel, d'illusoire, d'utopique dans la démocratie, qu'on l'entende dans le sens de suffrage universel ou dans celui de gouvernement du peuple pour le peuple et par le peuple, — sans admirer que des milliers d'hommes aient donné leur vie pour la démocratie, — durant la dernière guerre, tout en ignorant ce qu'est la démocratie, car il y a autant de définitions de la démocratie qu'il y a de démocrates, — sans approfondir la pensée que la vraie dé-



Vu le grand nombre de locataires qui n'ont pas de cour, nous dédions humblement ce projet aux administrateurs municipaux. Sa réalisation contribuera à l'embellissement de la ville, assurera de nouvelles taxes (tant par corde à linge) à Concordia et diminuera le coût de la vie.

mocratie ce serait l'absence de gouvernement ou un régime sous lequel chacun serait à la fois un génie et un homme vertueux, retenus ce que lord Bryce dit du rôle de la presse en démocratie. "C'est presque le premier écrivain politique à reconnaître l'importance suprême du journal dans la démocratie moderne, dit la Westminster Gazette. La plupart des écrivains politiques ont à peine daigné reconnaître l'existence des journaux; s'ils en parlent tant soit peu, c'est comme d'un élément perturbateur et intrus qui n'a pas de rang dans le monde de la politique sérieuse. Lord Bryce envisage hardiment le fait que les journaux font partie du mécanisme essentiel de la démocratie; que sans eux le parlement, le gouvernement et les hommes publics seraient dépourvus d'yeux, d'oreilles et de bouche".

Lord Bryce regarde comme une anomalie que la presse, institution essentielle au bon fonctionnement de la démocratie, soit entre les mains d'individus sans responsabilité envers l'Etat, et une plus grande anomalie encore que cet instrument d'expression de l'opinion devrait être non seulement libre et désintéressé mais de plus à l'abri de tout soupçon, serve à de fins mercantiles. Cependant, il fait que les journaux restent propriété de particuliers. Soumis à la direction de l'Etat, ils n'exerceraient plus de critique indépendante, ils deviendraient une arme effroyable de tyrannie. Le remède consiste à rendre le journaliste personnellement responsable de tout ce qu'il écrit, sous quelque forme que ce soit. C'est la condamnation du journalisme anonyme.

Mais cela ne suffit pas. L'anonymat du propriétaire et du directeur de journal est encore plus néfaste que celui de l'écrivain. L'intérêt de la démocratie exige la disparition du journalisme anonyme dans le sens complet du mot.

Lord Bryce et tous les idéalistes ou idéaliques qui ne voient pas la démocratie sous l'aspect d'un estomac et d'un gosier à emplit et d'un gosier de badaud à vider, n'obtiennent pas de sitôt l'accomplissement de cette réforme. La ploutocratie règne par la presse, — si ce n'est pas la ploutocratie, — sera le bolchévisme, — et la presse prospère par la prostitution de la plume. La grande presse obèse, fardée, habillée de couleurs criarres, effrontée, la grande presse qui affiche une fausse vertu sous un faux nom et un vrai luxe, la grande presse pleine de mépris pour le confrère qui tend la main, et le grand brasseur d'affaires qui achète le gouvernement et plunitifis est un produit naturel de notre société vénale comme le champignon vénéneux est un produit naturel de certaines terres.

Certains gens tiennent commerce de l'imprimerie comme d'autres tiennent commerce d'épicerie, et certains financiers se font un jeu

d'acheter leurs semblables, avec l'absence de marchands de cochons. Et l'enseigne de la démocratie abrite tout cela, même sous les vents d'orage, même à l'approche des cyclones révolutionnaires. Antoine DUCHESNE.

"CLAIRE" ET LE THÉÂTRE CANADIEN

SUCES DE LA PIÈCE DE M. AUGUSTE CHOQUETTE, UNE PLACE DE PARENT PAUVRE AUX OEUVRÉS DE CHEZ NOUS

MM. Lombard et Schauten, directeurs du théâtre Canadien-français, annoncent que le succès incontestable de Claire, comédie de moeurs canadiennes de M. Auguste Choquette; ils ont décidé de monter, dans le cours de la saison prochaine, une série de représentations semblables, c'est-à-dire des représentations du dimanche. (Une pièce canadienne toutes les quatre ou cinq semaines, soit donc un total de huit ou dix.)

Il convient de féliciter ces messieurs de leur initiative, mais avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de leur reconnaître tout le mérite qu'ils paraissent s'attribuer. Quoi, une pièce de chez nous provoque les bravos du public, et elle ne tient l'affiche qu'une seule journée? Quel dramaturge parisien consentirait à écrire dans de pareilles conditions? L'appel adressé aux auteurs canadiens aurait quel que chose de l'impératif catégorique de Kant s'il reposait sur des garanties d'égalité entre écrivains canadiens et écrivains français.

Nous ne comprenons pas du tout la timidité de MM. Schauten et Lombard, l'hésitation des directeurs de théâtre à jouer des pièces vraiment canadiennes. Les seules pièces canadiennes dignes d'être représentées sont-elles donc les ébauches malpropres de Paul Gury? Les directeurs de théâtre partagent-ils la-dessus l'opinion d'un chroniqueur de la défunte revue Comœdia? Voici ce que disait ce chroniqueur: "Qu'un auteur chez nous ait réussi à écrire une pièce canadienne et qu'il soit justement un étranger au pays, rien d'étonnant à cela, car il a fallu comprendre le goût du public et non pas essayer de faire comme l'ont fait beaucoup d'autres avant lui, du théâtre parisien."

"Aussi paradoxal que cela paraît, seul, un étranger devait s'élever de cette tentation de copier trop servilement les dramaturges français. Il a donc fait, le premier à Montréal, évoluer ses personnages dans un cercle un peu moins restreint que celui qu'on appelle le milieu bien parisien.

"N'allez pas en conclure que je réclame l'abolition d'un théâtre purement français à Montréal. Je ne demande pas non plus qu'on fonde un théâtre conventionnel où l'on ne jouerait que les drames, canadiens (!!!) de Paul Gury. (L'inconscience de ce bonhomme est incroyable.) Ma conclusion est tout autre. Seulement le succès de l'auteur des Dopes et du Mortel Baizer me fait dire qu'il y a de beaux jours pour les

écrivains canadiens qui voudront s'essayer à présent dans la carrière d'auteur dramatique. Le public est en effet pour un théâtre de son goût, un théâtre qui soit le miroir des moeurs et de la mentalité canadiennes et non la manifestation d'une civilisation qu'il ignore encore." (Ce métrique nous prend évidemment pour des Iroquois.)

Le public est pour le théâtre de Paul Gury. En dehors des Dopes et des Esclaves Blancs, pas de salut pour le dramaturge de chez nous. A l'entier des représentations dominicales!

MM. Lombard et Schauten sont trop intelligents pour avoir cru à cette légende. Le succès de Claire leur permettra de s'applaudir de leur bon jugement. Ce que je ne comprends pas, après cela, c'est qu'ils ne trouvent pas le moyen ou l'audace de garder la pièce à l'affiche une semaine. Craignent-ils d'avoir une salle vide? Est-ce une chivoiserie du répertoire qui les retient? Qu'y a-t-il donc?

Les habitudes du Canadien-Français auraient tout aussi bien applaudi "Claire" que les spectateurs de dimanche dernier. Je suis persuadé que les recettes auraient égalé sinon surpassé les recettes que le répertoire parisien assure à la direction. Une première comporte des risques, mais elle tient aussi en réserve des chances de gain. Si une pièce canadienne de trois actes ou plus remporte un beau succès à la représentation du dimanche, pourquoi ne pas la jouer le restant de la semaine? Les acteurs n'auraient pas ainsi une surcharge de besogne.

Il est regrettable que MM. Lombard et Schauten n'aient pas tenté l'expérience avec Claire. L'occasion était belle. (Si l'on veut que le théâtre canadien ne soit pas un vain mot, il faudra nécessairement la faire un jour.)

Claire n'est pas un chef-d'oeuvre, mais c'est vraiment une pièce de théâtre. C'est du luxe pour la littérature canadienne. Claire est une pièce intéressante et une pièce amusante. C'est une satire réussie de l'un des travers de notre société, le snobisme, les ridicules préjugés d'origine et de vanité de notre aristocratie de vendeurs d'épices et de marchands de confitures ou de bottines.

C'est plaisant, il a été donné à un Choquette de prouver préemptoirement l'idiotie des considérations pessimistes du Dr Choquette sur le théâtre canadien. La vie canadienne n'est vide de sujets que pour le dramaturge aveugle. Nous avons assez de ridicules pour inspirer cent comiques. Le seul thème du snobisme est d'une grande richesse. Après M. Choquette, il est possible de l'exploiter longtemps sans l'épuiser.

Le Dr Choquette a prétendu que la Canadienne française n'a pas de caractère distinct, marqué. Or, ce sont les personnages féminins de Claire qui sont les plus vivants, les plus réels, qui ont les traits les plus accusés. Les personnages de l'autre sexe sont flous quand ils ne sont pas dépeints dans leur milieu comme ce Pierre de Leval, le type de raisonneur des pièces d'Alexandre Dumas, quand ils ne sont pas inévitablement cornéliens comme (Suite à la 2ème page.)



# Pour vous, Mesdames

## LETTRES A UNE LECTRICE D'OU CELA VIENT

Comme Berthe entrait dans le boudoir, Jeanne repoussa de la main un amas de revues féminines, d'un air exécuté.

— "Mais tu ne me parais guère de bonne humeur?" dit Berthe. Les amitiés d'usage une fois échangées.

— "Il y a de quoi. Tu sais que je me marie prochainement, je le t'ai déjà dit. Je suis à chercher des modèles pour les quelques toilettes de mon trousseau. C'est à quoi je m'occupe de puis une heure. Et je ne trouve rien."

— "Comment, rien? Mais tu ne me diras pas qu'avec tous ces albums de modes tu ne trouves rien de ton goût? Mais tu as mal regardé, mon amie, à ce que je vois. Tiens, vois ce joli modèle, ne te plaît-il pas? Et cet autre? Et ce troisième?" interrogea Jeanne, en montrant du doigt, sur les revues éparses sur la table, quelques toilettes aux allures provocantes.

— "Non, cela ne me va pas. Je n'aime pas cela. Ce n'est pas de bon goût. Je sais que des centaines de jeunes filles et de jeunes femmes s'inspirent dans ces revues de modes. Tu me diras que je devrais faire comme elles. Je l'ai déjà fait, hélas! Eh bien, Jeanne, je ne le veux plus. Regarde-moi ces robes échangées, qui découvrent outrageusement la gorge, ces jupes si courtes qu'on voit presque le genou. Avoue, entre nous, que cela n'a pas de bon sens."

— "Peut-être, Berthe. Je ne me suis jamais arrêtée à cela. Je n'ai pas pensé, comme toi, à tout cela. Pourtant,..."

— "Je sais que tu es une de mes amies les plus chères, Jeanne. Parlons donc franchement, sur ce sujet. Et trouve que nos albums de modes sont du plus mauvais goût. Nous les achetons au hasard des rencontres, dans les magasins où l'on vend cette sorte de publications. Vois d'où cela vient. Celui-ci sort de chez un Juif de la rue Sainte-Catherine. C'est édité par une maison américaine quelconque. Cet autre vient de Paris. Vois comme les femmes y sont dégingandées, et disacrisseuses, sous prétexte que c'est le dernier de la mode. Ce troisième vient de Londres. Quelle collection d'omoplates dénudées, de dos repêlés! Cet autre, qui porte le titre Dernier Cri, vient, je parie, d'une maison allemande déguisée, en Suisse. Et tous ces cahiers de modes sont semblables, mon amie. À les feuilleter, on dirait que les femmes sont des créatures de moeurs lâches, des alcoolisées, qui ne cherchent qu'à exciter la lubricité de l'homme. Trouves-tu dans tout cela une toilette respectable, jolie, pudique, une robe qui ne gâche pas le charme de la femme, une jupe qui ne soit pas excentrique et de sottise allure. Il n'y en a pas."

— "Alors, Berthe?"

— "Alors, j'ai dépensé mon argent en vain. Ou plutôt, je ne l'ai pas dépensé inutilement, même si mon trousseau n'en tire pas de profit. Je comprends maintenant pourquoi tant de femmes laissent atifler, malheureusement, par nos couturières, mes laissées atifler, malheureusement, par nos couturières, Jeanne. La mode, ce sont ces revues qui nous l'imposent. Alors, si nous voulons réagir, il nous faut des revues de modes correctes, décentes et de bon goût. Il n'y en a pas, dirais-tu. Ou plutôt, nous n'en connaissons pas. Il doit y en avoir. Beaucoup de très honnêtes femmes, en France, se vêtent à la fois convenablement, avec grâce et modestie. Si nous nous mettions en relations avec une de ces associations de femmes catholiques de France, peut-être trouverions-nous ce que nous voulons trouver?"

— "J'ai une idée, Berthe. Je connais, à Paris, deux ou trois jeunes filles fort bien. Chaque fois que je les ai vues, je les ai admirées, elles et leurs toilettes. Elles étaient élégantes, pour tout de bon, et modestes. Je vais leur écrire. Je le tiendrais au courant."

— "Et d'ici là, moi, je vais tâcher de dénicher une couturière qui ait des doigts de fée, du goût et du bon sens."

— "C'est l'oiseau bleu. Mais il y en a. Si tu la trouves, dis-le-moi, nous la lancerons."

Paule MANCE.

## LE SOUVENIR

La clarté d'un seul jour suffit à qui s'efforce  
D'atteindre la beauté lointaine dans ses vers.  
Quand aux feux du soleil embrasant l'univers,  
Une errante vapeur se gonfle comme un torse.

Ainsi le renouveau dans la forêt d'hiver,  
Réveillant de la mort mille secrètes forces,  
A fait soudre la sève et craquer les écorces;  
Et le parfum charnel des bourgeons entr'ouverts

Répand pour notre cœur une vague envoiement  
Au sentinelle du souvenir où chante  
Dans l'immobilité azur la danse d'un essaim.

Tandis que ce matin la rouge coccinelle  
Sur le pétale blanc d'un dahlia rappelle  
Une goutte de sang, sur la nacelle d'un seil.

Henri MARTINEAU.

Aida. Mais quel héros aurait le courage d'affronter ce bloc adipeux?

Les docteurs consultés prescrivent un régime sévère: pas de farineux, presque pas de légumes, exercice à outrance; huit ou dix kilomètres à pied chaque matin.

Aida n'hésita pas. Énergiquement, chaque matin, elle partit avec sa gouvernante. Elle habitait l'avenue Henri-Martin. À dix heures, elle sortait, passait par le Trocadéro, prenait l'avenue Kléber, tournait à la place de l'Étoile, descendait les Champs-Élysées, puis, par les Tuileries, le pont des Saints-Pères, les quais de la rive gauche, revenait à la maison en remontant les pentes du Trocadéro, ce qui était excellent, puisqu'elle y mouillait sa chemise. (Les femmes en ce temps-là portaient encore une chemise.) Et au bascule — o victoire! — accusait une diminution de cinq ou six cents grammes. Mais, après le déjeuner — quel appétit! — la même bascule, hélas! révélait une augmentation d'un kilo.

C'était désespérant. Que faire? Marcher, marcher de plus en plus; abattre douze kilomètres, toute la nuit. Et Aida, l'énergique Aida, dirigeait son itinéraire, par l'avenue Wagner au lieu des Champs-Élysées, suivait les boulevards extérieurs, tenait vers la gare de l'Est, enfila les boulevards de Strasbourg et de Sébastopol jusqu'à la rue de Rivoli et regagna, par le Cours-la-Reine, les hauteurs du Trocadéro. C'était éreintant mais nécessaire. Sa gouvernante y haletait, s'y tuait, et quelle assure de bottines! La place devenait minuscule, impossible de tenir. Cette brave femme s'en alla, fut remplacée par d'autres, qui abandonnèrent à leur tour.

Et il n'y eut pas que des femmes, il y eut aussi des hommes. Pour épargner son temps, Aida se faisait suivre de professeurs divers que sa famille lui imposait. Et tout en marchant avec eux, elle apprenait l'histoire, les sciences, l'anglais, la philosophie, au pas redoublé. Par exemple, étudiant les départements et les sous-préfectures par ordre alphabétique, elle abordait l'Ardeche du côté du Trocadéro, le Cher à l'Étoile, le Loiret vers la rue d'Édimbourg. Les professeurs s'y épuquaient. Mais ses parents faisaient un petit cadeau à ceux qui l'allegeaient d'un kilo par mois. L'un d'eux, lui ayant fait perdre douze cents grammes, obtint la rosette de l'Instruction publique.

À dix-huit ans, Aida fut ainsi une personne de haute culture, au cerveau solide et aux jarrets éprouvés. Elle fit son entrée dans le monde. Et quelle entrée! Les salons s'ouvrirent à deux battants. Elle pesait 97 kilos. Néanmoins, elle trouva des adorateurs innombrables. Elle flirta, elle dansa. Quand un danseur exténué lui demandait la faveur de causer quelques minutes en tête-à-tête, Aida répondait: "Mais volontiers! Trouvez-vous, demain matin au Trocadéro, devant la porte de l'Architecture comparée. J'y serai à neuf heures et demie." Et à travers Paris, comme elle avait entraîné ses gouvernantes et ses professeurs, Aida traîna ses soupiraux à la quatrième vitesse. Ils lui parlaient généralement de la température dans l'avenue Kléber, de sports sur la place de l'Étoile, de poésie à la hauteur du Parc Monceau et ils lançaient leur déclaration entre la place Pigalle et le boulevard Barbès.

Qu'ils étaient gentils, tous! Mais Jeanne choisit dans cette course à la Nyctère? Course, où? Le meilleur marcheur, naturellement. Celui qui semblait capable de l'accompagner, dans la vie, à raison de six kilomètres à l'heure, et de lui donner le bonheur parfait, c'est-à-dire la sveltesse.

Hélas! s'ils maigrissaient tous, s'ils faisaient défection, l'un après l'autre — celui-ci avançant des ampoules aux talons, celui-là des enflures aux genoux — Aida, elle, restait florissante. Elle les atteignait à dix-neuf ans, les cent kilos réduits. Elle en pleura. Elle se demandait si aucun de ces jeunes gens l'avait réellement aimée. Non, sans doute, puisque nul ne lui avait proposé d'aller jusqu'au Jardin des Plantes, jusqu'à la gare d'Austerlitz. Ou donc trouver l'âme sœur? ou du moins le Jarret ferre?

Un jour, on lui présenta un poète — dramaturge, notoire — qui, ayant cinquante pièces en souffrance dans cinquante théâtres de Paris, devait être fort entraîné déjà. Il parlait de bataillons lointains et de Vieux Colombiers inaccessibles. Aida résolut d'éprouver cet homme. Avec lui, elle pourrait sans doute égarer encore son circuit. Et en effet, il l'amena vers des Bouffes du Nord hyperboréens et des Gobelins tropicaux. Aida espéra.

Un matin, devant les Bouffes du Père Lachaise — un nouveau théâ-

tre où des Parisiens s'initiaient aux chefs-d'oeuvre de la Nigritie — le poète salua une superbe négresse qui sortait de la direction.

"Excusez-moi, dit le poète à sa compagne. C'est l'étoile de ce théâtre, qui ne paraît avoir un immense avenir. J'ai un sujet de pièce à lui proposer. Je vous rejoins dans cinq minutes."

Le lendemain, le poète ne put faire avec elle sa course quotidienne: il avait rendez-vous avec la jeune première du Théâtre Mongol, une petite jeune fille, dont tous les critiques chantaient les louanges. Il rêvait d'écrire pour elle un film sensationnel: Les Noces de Brahms.

Le troisième jour, il annonça que la grande coquette, du Théâtre Zuyderzee, une albino sublime, l'attendait à dix heures. Il s'agissait d'une interview pour un grand journal du matin.

Aida s'alarma. Elle commença à l'aimer, ce poète. Ah! l'oublié... Pendant trois jours, elle dut faire ses quinze kilomètres, toute seule. Quelle tristesse! Toujours elle pensait à l'absence. Que faisait-il, pendant ce temps-là, le cher absent? Poursuivait-il un peu à l'école? Oh! tous ces étoiles de théâtre, blanches, noires, jaunes! À quelle couleur donnerait-il la préférence?

Aida gémissait. Elle ne pouvait plus manger, dormir.

Elle se pesa, le cinquième jour, et se trouva maigre de quinze cents grammes.

Félicité! Quinze cents grammes! Deux ou trois mois de ce régime et la sveltesse rêvée lui serait rendue enfin!

"Je vous aime! Je vous aime! dit-elle le sixième jour à son poète revenu. Allez demander ma main à mes parents! vite..."

Et les parents n'eurent rien à lui refuser. Un poète qui pourrait faire maigrir leur fille de trois cents grammes par jour: quel génie!

Le mariage vint d'avoir lieu. Aida n'est pas encore d'une extraordinaire minceur. Mais elle espère, son mari, avec ses cinquante chefs-d'oeuvre, devra faire visite à tant d'étoiles de tant de couleurs... Oh! oui, elle espère.

Jean BAMEAU.

## RECETTES

### TROUSSAGE DES DINDONS

Commencez par bien plumer le dindon; brisez le bout des pattes et tirez les nerfs afin de pouvoir pendre par là le dindon à un croc; coupez le cou tout près du dos, mais ayez assez long de laisser la peau du jabot assez longue pour recevoir le foie; alors ôtez le jabot et détachez le foie et le fiel en introduisant le doigt du milieu par le gosier; en suite coupez l'anus et ôtez les pattes; mettez le gosier avec un crochet pointu, et le foie viendra avec; ayez bien soin de ne pas crever le fiel; essuyez le dedans avec un linge mouillé, ensuite coupez l'os de la poitrine près du dos des deux côtés; relevez les pattes jusqu'au jabot; alors mettez un linge sur la poitrine et battez le bœuf avec un rouleau jusqu'à ce que vous l'avez aplati. Si le dindon est trop gros pour bouillir, coupez tout à fait les pattes; mettez en dedans votre doigt du milieu, levez la peau des pattes et mettez-les dans le ventre du dindon; passez une brochette dans la jointure de l'aile et le joint du milieu de la cuisse, et faites-la traverser le corps, l'autre aile et l'autre cuisse; il faut mettre le foie et le gosier dans les allers, mais il faut auparavant ouvrir le gosier, en ôter toute la poche et ôter aussi le fiel et le foie.

Alors retournez le bout des ailes sur le dos et tournez une ficelle autour des cuisses pour maintenir le tout en place.

Si le dindon doit être rôti, laissez-lui les pattes; passez une brochette dans la jointure de l'aile, troussiez-lui les pattes, mettez-y une brochette qui en traverse le milieu et le corps; faites de même de l'autre côté; embrochez dans la grande broche, après y avoir mis le "sidesman", et arêtez-le en place; mettez le foie et le gosier entre les ailerons et tournez la pointe de l'aileron sur le dos; ensuite mettez adessus des ailerons une autre brochette qui traverse tout le dindon.

### POUR LES DINDONNEAUX

Séparez le cou de la tête et du corps, mais ne touchez pas à la peau du cou; il faut les vider de la même façon que les dindons. Mettez une brochette à travers la première jointure de l'ailleron; troussiez bien les pattes; faites-y passer une bro-

chette jusqu'au travers du corps et faites de même de l'autre côté; coupez la partie inférieure du bec, et mettez la peau du cou autour et mettez la crête à la pointe de la brochette avec la partie supérieure du bec; embrochez dans votre grande broche après y avoir mis le "sidesman"; fixez le tout en place comme nous venons de le dire dans l'article précédent, et coupez le bout des pattes; vous pouvez employer ou supprimer le gosier et le foie, à votre volonté; il est assez ordinaire de larder les dindonneaux sur l'estomac.

### POUR LES OIES ET LES CANARDS

Plumez et nettoyez parfaitement votre oie; alors coupez-lui les pattes et les ailerons à la première jointure; coupez le cou jusqu'au dos, mais laissez la peau du cou assez longue pour rabattre sur le dos; ôtez tout à fait le cornet et faites un noeud au bout; avec votre doigt du milieu détachez le foie et les autres intestins qui sont dans l'estomac, et faites une ouverture entre l'estomac et le croupion; ôtez toutes les entrailles, excepté les pommons; nettoyez bien votre oie avec un linge mouillé et battez l'estomac avec un rouleau; mettez une brochette dans l'aile et attachez les cuisses; passez-y une brochette dans le milieu qui traverse tout le corps et faites de même de l'autre côté; embrochez votre oie dans la grande broche garnie du "sidesman"; passez une brochette dans le bas de chaque cuisse, de manière qu'elle passe dans chacun des trous du "sidesman" qui se trouvent près des pointes; coupez le bout de l'anus et faites un trou assez grand pour le passage du croupion; par ce moyen, il gardera mieux l'assaisonnement. On troussé les canards de la même façon, excepté qu'on leur laisse les pattes et qu'on les troussé serrés contre les cuisses.

## LE FRANÇAIS D'AUJOURD'HUI

### LA CRISE DU BEAU LANGAGE ET LES FEMMES.

La liberté des sports pratiques en commun et les voisinages nés de la guerre ont introduit dans le langage de la femme française des termes nouveaux. On en faut-il penser? Un magazine parisien, "Nos Loisirs", l'a demandé à MM. Henri Lavedan et Maurice Donnay, de l'Académie française, et à Gyp, l'ironiste romancière. Nous reproduisons ci-dessous leurs réponses telles que les rapporte M. René Bruyère.

— Je ne trouve pas que la situation soit très grave... a répondu M. Henri Lavedan, mais votre question est embarrassante. Nos yeux, voyons, vous me parlez de la crise du français et des Françaises? Certes, il est des fautes qui me crispent; les "je m'en rappelle" et les "ce ne vous cause point"... C'est d'ailleurs dans la meilleure société qu'on les subit le plus, j'ai regret d'avoir à le constater. Mais il ne serait pas juste de laisser croire que les femmes soient seules fautives.

— Puis-je vous demander plus exactement ce que vous pensez des femmes qui parlent un peu trop librement?

— L'argot? Mais vous ne savez pas ce qu'est l'argot! Personne ne le sait savoir.

— C'est un langage qui échappe à la recherche étymologique et c'est d'ailleurs par extension qu'un tel mot désigne un jargon; on nommait ainsi, au XVI<sup>e</sup>, puis au XVII<sup>e</sup> siècle, la populace qui le parlait. On disait "l'argot" comme on dit aujourd'hui le "jargon". Et quand une femme se laisse aller à dire: "Je m'en fie", "Zut, alors!" ou "Je m'en bats l'œil!", elle ne parle pas argot, mais pas du tout! Elle emploie des tournures irrégulières, certes, mais familières, pittoresques parfois et qui peuvent être agréables ou vulgaires, selon ce qu'est elle-même la personne qui, incidemment, les prononce. Et c'est, en soi, tout.

— Je sais, en effet, des choses écrites, de façon familière, et qui sont un véritable enchantement. Quoi de plus aérien que le texte subtil et fluide de "Costard"?

— Le père du "Vieux Marcheur" sourit avec plus d'acuité:

— Eh bien, tenez! Quand j'ai fait "Costard", c'est le père Sarcey qui a vu juste. "M. Lavedan n'écrit nullement en argot", jugeait-il.

— Le vocabulaire commun peut nous fournir mille locutions nouvelles, alertes, vivantes et pourtant d'assez bonne compagnie... Non, voyez-vous, les femmes sont charmantes. Je voudrais seulement — et cela, demandez-le, voulez-vous? — qu'elles prennent l'habitude de ne point user incidemment des superlatifs: "fantastique", "formidable", "splendeur incomparable", "leis sont les termes qu'elles emploient.

— Je ne puis vous faire une telle remarque sans me rappeler un Anglais qui, un lendemain de l'Exposition universelle, cherchait à me représenter le spectacle éblouissant qu'avait été, pour lui, l'embrasement de Paris d'où jaillissaient mille fusées.

— Oh! monsieur, disait-il, ce n'était... ce n'était... comment dire?... ce n'était... non, vous savez, vraiment... ce n'était... alors... ce n'était... j'oh!i!

— Ce gentleman nous prouve et prouvera vos lectrices que, pour trouver le mot juste, il n'est que de ne point le dépasser.

— L'auteur du "Roi Candale" se montre surtout soucieux d'impartialité.

— Votre question me prend un peu au dépourvu, dit en souriant M. Maurice Donnay, et j'éprouve toujours quelque ennui à généraliser. Non, on ne peut dire: "l'homme est ainsi; la femme diffère de lui à tel ou tel égard". S'il y a une crise du langage, la femme ne me paraît pas en être responsable. Jamais il n'y eut, chez elle, un tel appel de culture et d'élegance; jamais elle n'a choisis ses lectures avec plus de goût et de discernement. L'homme qui travaille tout le jour pour gagner la vie des siens, rentre chez lui le soir, fatigué et il ne faut guère le s'otir, s'il le désire parfois aller au théâtre afin de s'y divertir avec plus de rude gaieté que de raffinement, tandis que l'épouse la plus préoccupée par les soins du ménage s'organise souvent de manière à se procurer une distraction de bon aloi.

— Mais si vous me demandez maintenant sur celles qui affectent de parler avec fantaisie, je vous dirai qu'il y a des femmes chez lesquelles un langage familier et alerte est un charme, mais que celles qui sont agréables ainsi emploient un tel "parler", à mon sens, beaucoup plus par bravade que par tendance... Peut-on faire raisonnablement grief à une femme d'avoir senti ce qu'il y a de pittoresque dans une expression entendue par hasard? Je ne pense pas que nous le concevions, vient bien plus des chanteurs que de la rue. Les mineurs nous ont donné un terme exquis, n'ont-ils pas "trouvé le filon"? Les typographes n'avaient-ils pas crémé quand ils déclaraient "qu'ils ne sont pas à la page"? Les jardiniers sont responsables, sans doute, de ce rapport corrélat au sentiment de la mesure: "Allons, allons, tu boules, cules le pot de fleurs!". Et quoi! la femme ne parlera-t-elle pas une langue "vivante" quand elle constatera que quelqu'un "l'a laissée tomber"?

— Mais cette liberté d'allures que d'aucuns appellent, avec un mauvais humour, du relâchement, n'est pas exclusivement féminine. On peut même avouer que la femme est dans le mouvement et dans le progrès de goût en se conformant, sans vulgarité, au rythme de la vie contemporaine. Ne serait-il pas pédant qu'elle se tint obstinément à l'écart? Remarque que je constate ce qui se produit; je ne préconise rien et j'approuve au passage les tendances qui me semblent heureuses.

## UNE GRANDE AMELIORATION

M. ARCHIBALD NEWTON, DE QUEBEC, DECLARE QU'IL NE S'EST JAMAIS AUSSI BIEN PORTE QUE MAINTENANT. — IL VANTE LE TANTAL.

"Mes amis disent que je suis maintenant l'image vivante de la santé. Pour ma part je sais bien une chose — c'est que j'ai le sentiment d'avoir été remis à neuf!" déclare Archibald Newton, 231 rue Belleau, à Québec, au cours d'une conversation dont le Tantal faisait les frais.

"Je souffrais de mauvaise digestion chronique, plus d'une fois, des crises me forçaient à prendre le lit. Il m'arrivait souvent de me demander si j'allais passer à travers la crise que je subissais. Je souffrais d'avoir plus jamais une de ces horribles nausées de mauvaise digestion. L'estomac me faisait souffrir sans répit et jamais je ne pouvais manger avec plaisir et sans crainte. Des gaz se formaient en quantité énorme dans mon pauvre estomac, qui parfois ne pouvait même pas tolérer un simple verre de lait. J'avais de terribles cauchemars, quand, par hasard, il m'arrivait de dormir un instant, j'étais complètement déprimé. J'étais constamment faible et éteint."

"Je n'hésite pas à dire que je suis ravi de me porter bien encore une fois, après avoir subi toutes les souffrances que je viens de décrire. Je mange bien et je dors profondément et cela je le dois au Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament extraordinaire et dont les résultats sont réellement merveilleux. Si jamais un homme est en proie à une mauvaise digestion, à des nausées, à des gaz, à des flatulences, à des douleurs, à des troubles de l'estomac, je ne crois pas qu'il y ait un remède plus efficace que le Tantal. C'est un médicament

AMES  
CELTQUES  
ET  
AMES  
SAXONNES

Feuilleton du Nationaliste  
**LUKE DELMEGE**

par P. A. Sheehan

No 38 (SUITE)

Matthieu se trompait cette fois. Ce n'était pas à un poste de vicarie, mais à une cure, que Luc était nommé, à une jolie petite paroisse bien intéressante, et c'est là qu'il passa les dernières années de sa vie. Là il se dépouilla de tout pour mener la vie d'un anachorète, toujours grave, doux et dévoué heureux de ne rien avoir et de posséder tout. Vénéral et aimé de ses ouailles, il eut auprès des confrères la réputation d'être un peu excentrique. A cela rien d'étonnant, mais il ne s'en troubla pas. Il avait trouvé la paix en faisant abstraction des choses qui passent et s'évanouissent et en fixant ses pensées sur ce qui est immuable et éternel. Il s'offrait encore le luxe, nous l'avons vu, de contempler en spectateur désintéressé, bien qu'étrangement perplexe, les folies et les tragédies et les oracles de la pauvre humanité toujours en quête de bonheur et de lumière.

CHAPITRE XLII

EPILOGUE

Ici nous disons adieu à Luc.

Mais, peut-être, le lecteur s'intéresserait-il encore au sort des âmes qui furent mises en contact avec la sienne ou qui exercèrent sur sa vie, siemment ou non, une influence quelconque. L'auteur a dû avoir des relations d'un caractère intime avec la plupart d'entre elles pour obtenir les détails qu'il a pris la liberté d'offrir au public. Toutes, sans exception, parlaient de Luc avec éloges, la plupart payaient à sa mémoire le tribut le plus éloquent : celui des larmes.

L'abbé Martin, tout d'abord dur et sévère, sans doute à cause de sa douleur intense, finit par devenir le plus aimable, et aussi le plus intelligent des collaborateurs. Cette petite bibliothèque de Seaview Cottage est devenue très familière à l'auteur. C'est là qu'après maintes discussions on a fini par arranger et disposer le plan et les idées de ce livre.

Tinette et Tony, maintenant grands-lets, nous ont été des guides très intelligents et très intéressants. Ce sont eux qui ont conduit l'auteur au fameux rocher d'où l'abbé Meade avait entendu le cri d'Allua, de l'autre côté de l'océan. Et la vague vient toujours déferler furieuse contre le promontoire qui la défie.

—Je peux nager jusqu'au courant, dit Tony en lançant à sa sœur un regard de triomphe.

—Oh ! oui, dit Tinette, tu as pris une crampe, et sans moi tu te serais noyé.

—Je sais monter à bicyclette sans m'asseoir sur la selle, dit Tony imperturbable.

—Et moi j'y vais en amazone avec une seule pédale.

—Savez-vous ce que nous allons faire ? dis-je. Je vais demander à M. le curé de vous former pour le prochain cirque qui viendra à Ardavine.

Je voulais plaisanter, mais mon projet fut pris au sérieux.

—Oh ! c'est ça, dit Tinette.

—Je monterai à poil, dit Tony.

—Et moi je sauterai à travers des cerceaux de papier.

—Tu as essayé une fois, et tu es tombée, et tu t'es cassé le nez, et tu t'es mise à pleurer comme une petite fille.

—Tony, dis-je ce n'est pas d'un bon frère ni d'un homme galant. Rentrons.

Je n'allai pas faire visite au chanoine. Comme Luc, il m'intimidait, seulement je ne réussis pas comme lui à vaincre cette timidité. Mais je vis l'abbé Cussen. Il est maintenant tout à fait enthousiaste de son curé. Nous visitâmes ensemble le cottage ruiné de Lisnalee. Ce n'est pas un spectacle

bien rare en Irlande que ces ruines désolées, ces charpentes brûlées, cet âtre noirci d'où ne se projettera plus l'éclat des flammes sur des visages heureux.

Là-bas, près de la mer, est la cabane du pêcheur. Mona y vit toujours. Et là, en dépit de tous les changements, il y a toujours la mer qui ne change pas. Elle dort calme sous l'œil de Dieu. C'est une des choses qui vous inspirent de l'horreur pour l'évolution et vous font croire à une intervention directe du Créateur. "Dieu dit aussi : que les eaux qui sont sous le firmament se rassemblent en un seul lieu. Et il en fut fait ainsi. Et à cet assemblage des eaux il donna le nom de mers. Et Dieu vit que tout était bien."

—Pensez-vous que les Mac-Namara reviennent jamais ? demandai-je.

—Certainement, répliqua l'abbé Cussen, et qui plus est, nous aurons le retour de l'ancien ordre de choses, aussi sûr que Dieu est juste : quand il n'y aura plus de landlords et que...

—Chut ! je serais obligé d'écrire cela, par sincérité, et ce ne serait pas lisible.

—On dit que l'ombre de Mike Delmege hante Lisnalee, continua-t-il, on l'a vu errant par les nuits de clairs de lune, ses cheveux blancs flottant sur les épaules, comme en ce jour maudit. Je voudrais bien qu'il aille à Paris hanter les rideaux de soie de ce...

—Est-ce que Mona est mariée ? interrompis-je charitablement.

—Pas encore. Elle a eu des centaines de demandes depuis qu'elle s'est conduite en héroïne à l'éviction ; mais elle dit qu'elle ne veut pas se marier tant que la famille Delmege ne sera pas revenue à Lisnalee.

—Fidèle petite âme !

—Oui. Mais on ne lui arrachera pas de l'idée que Luc a été tout à fait trop poli pour la cour, à ce fameux procès. Ils attendaient tous de lui une philippique.

—Ce n'était pas dans son caractère.

—Non. Je crois qu'il avait raison. Je ne sais pas trop ce que j'aurais fait, par exemple.

J'eus une interview délicieuse avec l'abbé Keatinge. C'est un de ces bons vieux prêtres qui voient du bien partout et en tous, un parfait optimiste ; on l'eût dit transporté chez nous d'une de ces planètes où le soleil brille toujours. Pas de nuit pour lui, pas de noirceur, pas de péché. Tout était lumière, soleil, beauté. Pour Luc, il avait un véritable culte.

—Jeune homme parfait, noble caractère, des aspirations incessantes après tout ce qui est vrai, et bon, et juste.

—Un peu perplexe ?

—Tous les hommes de bien le sont, jusqu'à ce qu'ils se soient rendu compte de ce fait : que toutes les choses humaines sont nécessairement imparfaites tant qu'elles ne sont pas revêtues de la divine perfection. Alors tout va bien. Ce qui le faisait souffrir, c'était de voir cette imperfection. Mais il était tolérant, trop même avec cet original.

—John ?

—Oui, dit le bon curé un peu troublé.

—Qu'est devenu ce génie ?

—Il est chez moi.

Je crus qu'il allait se trouver mal. Je gardais le silence. Au bout d'un instant, le bon curé, me regardant timidement, me demanda d'un air embarrassé :

—Peut-être aimeriez-vous à le voir ?

—Je crois bien ! dis-je. Est-il marié ?

—Oui.

John arriva du jardin, en se faisant un peu prier quand il sut qu'on le demandait. Il n'aimait pas "qu'on le demandât". Il avait toujours peur. Il avait ce regard furtif, effrayé, soupçonneux, qui rendait Luc si furieux ; mais ce regard se transforma en sourire quand il sut que ce n'était pas un

constable, mais une vieille connaissance qui désirait le voir. Cependant il garda son air finaud.

—Bonjour, John ! Comment allez-vous ? dis-je en lui tendant la main.

John la prit du bout des doigts.

—Merci, très bien, Monsieur l'abbé.

—Et alors ! vous êtes marié ? demandai-je.

—Je ne sais pas trop, fit John.

—Comment, malheureux, vous ne savez pas si vous êtes marié ou non ?

—Ma fi, je crois bien que je le suis, Monsieur l'abbé, dit-il en se grattant la tête.

—Avec Mary, naturellement ?

—Ma fi, je crois bien que oui, dit-il en souriant.

—J'espère que cela vous a rendu sérieux.

—Oh ! pour ça oui, Monsieur l'abbé. Elle vous le dira elle-même.

—Vous savez comment le pauvre abbé Luc se tourmentait pour vous, et comme il serait heureux de savoir que vous marchez très bien.

—Ah ! et qu'il m'en a donné des bons avis, dit John un peu ému ; si seulement je les avais suivis !

—Comment trouverai-je la maison de Mary ? Je veux la voir.

—Oh ! c'est bien facile, dit John avec un large sourire : vous la reconnaîtrez aux fleurs.

—Vos fleurs favorites ? Des capucines ?

—Dame oui, Monsieur l'abbé.

Il semblait hésiter : il avait quelque chose à dire.

—Voudriez-vous me faire un plaisir, Monsieur l'abbé ?

—Certainement.

—Ça vous ferait-il rien de lui dire que le bébé lui ressemble tout à fait ? Il n'y a rien qui la mette de bonne humeur comme cela.

—Mais est-ce vrai ?

—Ma fi, il y en a qui disent que oui, d'autres que non, dit John embarrassé. Mais ça ne fait rien.

—Et à vous, cela ne vous fera pas de peine ?

—Ma fi, non, si cela lui fait plaisir.

Ce n'était pas difficile de trouver la maison de John. De loin on l'apercevait dans un embrasement de couleurs qui contrastaient avec l'aspect sombre des maisons voisines : quand j'approchai, je fus réellement stupéfait des splendeurs de la fleur favorite de ce curieux jardinier. Des capucines de toutes les nuances et dessinait toutes espèces de lignes inondaient de leurs couleurs le jardin, la fenêtre, la porte. Ce n'étaient que capucines. A l'entrée, de deux pots de capucines naines émergeaient deux rosiers en pleine floraison : mais, presque honteux d'avoir besoin de tuteurs, ils languissaient et se fanaient au milieu de leurs sœurs plus pittoresques et plus vigoureuses. Et ces plébéiennes n'étendaient-elles pas partout leurs vrilles et ne jetaient-elles pas de tous les côtés leurs jolies clochettes parfumées ! Quelle musique elles eussent fait, si Dieu leur avait permis de sonner au souffle de la brise !

Mary était penchée sur le feu quand je tirai le verrou de la porte à claire-voie. Elle s'avança la figure toute rouge à cause du feu, et aussi de la surprise.

—Je viens de chez M. le curé, Mary, et j'y ai vu John. Savez-vous ce qu'il m'a dit ?

—Non, Monsieur l'abbé.

—Il m'a dit qu'il ne savait pas s'il était marié ou non.

—C'est le plus grand vaurien d'ici à Cork, dit Mary fronçant le sourcil. Je ne sais pas qu'en penser. Je ne comprends pas que M. le Curé soit si patient avec lui.

—Il m'a dit aussi que je reconnaîtrais la maison aux fleurs — et ce n'a pas été difficile. Vous avez la plus jolie maison de Rossmore à l'intérieur comme à l'extérieur.

Je regardai tout autour de moi. Et vraiment, c'était joli. Le carrelage de briques n'avait pas une tache ; les chandeliers de cuivre et la vaisselle d'étain reluisaient ; un canari chantait à la fenêtre et essayait de dominer nos voix de ses notes perçantes ; la marmite chantait joyeusement sur le feu. Tout cela avait l'air très confortable.

—Le général, dis-je ne trouverait rien à reprendre ici.

—Je ne le laisserais pas entrer — il

est venu une fois à la porte : mais pas plus loin.

—Vous lui avez lancé de l'eau bouillante ? demandai-je.

—Pas tout à fait, dit Mary en riant. Mais il est venu, il a regardé et il a dit : "Je suis très heureux de voir que votre cottage est si bien tenu. — Merci pour votre bonne opinion, que je dis. — Je dirai à Madame et à Miss Dora que vous avez un cottage modèle, et je leur demanderais d'inscrire votre nom sur la liste des récompenses pour bonne tenue des maisons, qu'il dit. — Y a pas besoin, que je fis. Ce n'est pas pour des prix que je travaille nuit et jour, mais parce que c'est mon devoir ; c'est ce que les sœurs et les prêtres m'ont appris." Cela lui fit faire la grimace. "J'espère que vous n'avez pas de volaille ici, qu'il dit. — C'est mon affaire, que je répondis ; avez-vous reçu le paiement du loyer samedi soir ? Oui, qu'il dit tout penaud. — Alors, que je dis, qu'est-ce qui vous amène rôder par ici ? Occupez-vous de vos affaires ?" Là-dessus, il partit, et il n'est jamais plus revenu.

—Comment ! vous avez parlé comme cela à un landlord ? demandai-je.

—Et pourquoi pas ? Est-ce que l'abbé Luc ne nous a pas dit souvent que nous valions autant que lui, que nous étions la même chair et le même sang ?

—Il aimerait à vous savoir aussi heureux et à voir que ses leçons ont porté de si bons fruits.

—Ah ! pour sûr, Monsieur l'abbé, dit Mary avec un soupir.

En regardant tout autour de moi, je finis par apercevoir dans un coin un joli nid tout rose, des dentelles bien arrangées sur un fond de calicot rose. Je regardai Mary.

—C'est le bébé, n'est-ce pas ?

—Oui, Monsieur l'abbé, dit Mary souriant et rougissant. Donnez-lui votre bénédiction.

Je me penchai avec admiration sur ce petit bébé qui s'enfonçait les poings dans ses yeux noirs et essayait à sa façon de déchiffrer le mystère de ce monde où il venait de s'embarquer. Ah ! mon Dieu, la merveille qu'un de ces petits corps ! comme on reconnaît votre adorable main !

—Je ne veux pas vous flatter, Mary : mais ce bébé est tout le portrait de sa mère.

—Oh ! Monsieur l'abbé, tout le monde dit qu'elle ressemble à John comme deux gouttes d'eau.

—A John ? m'écriai-je indigné. Pas du tout ! Il ne ressemble pas plus à John que... que... — la faculté de comparaison me faisait défaut évidemment ; enfin j'aperçus une tige qui poussait sous la porte ses boutons naissants — qu'une rose ne ressemble à une capucine — ce n'est pas que je méprise cette dernière. Alors c'est une petite fille ?

—Oui, Monsieur l'abbé.

—Est-ce que je pourrais savoir son nom ?

—Ah ! c'est un nom curieux — au moins on ne l'a jamais eu dans notre famille. Je voulais qu'on lui donnât le nom de la sainte Vierge, Mary : mais M. le curé a dit non : il faut lui donner le nom de la petite sainte de votre ancien maître. Appelez-la Barbe. Ça me semble tout drôle, comme les noms de ces païens et de ces nègres dont parlent les *Annales de la Propagation*.

—Barbe Glavin ! c'est un très joli nom. M. le curé a eu raison, je vous assure, Mary. C'est le nom d'une grande et douce sainte morte il y a bien des siècles, et d'une autre sainte encore qui vit toujours. Si votre petite leur ressemble, vous serez bienheureuse. Cela parut satisfaire Mary. Aussi je demandai si John aimait beaucoup sa petite.

—S'il l'aime ! A la folie. Il ne pense à rien autre chose du matin au soir, et quand elle est tant soit peu malade, vous croiriez qu'il va devenir fou.

—Et lui se tient bien ?

—Très bien, Monsieur l'abbé. Grâce à la petite encore. Quand je le vois triste et abattu, je me dis : c'est la soif qui le prend, gare ! Alors je fais entrer quelqu'un et je tâche de lui faire dire innocemment : "John, la petite vous ressemble comme deux gouttes d'eau". John ne dit rien tant qu'ils sont là. Mais, dès qu'ils sont sortis, il prend la petite, il l'enlève de son berceau et il

l'embrasse et la caresse : et tout est passé.

—Que le bon Dieu bénisse cette petite ! dis-je. Elle joue un double jeu, et avec succès. Ce n'est pas facile.

—Est-ce que Monsieur l'abbé voudrait voir notre petit salon ?

—Certainement.

Réellement, cela valait la peine d'être vu. Je reconnus quelques objets ayant appartenu à Luc et laissés par lui à sa fidèle servante. Près de la fenêtre, regardant le nord, ce qui est, je crois, la vraie exposition à la lumière neutre, Mary, avec un vrai sens artistique, avait placé un cheval. Il portait une toile. Je la pris. C'était la toile peinte par Olivette Lefevril, la scène du bateau de l'*Ancien Marinier*.

Sur la cheminée, les deux héros de Mary : Robert Emmet et saint Antoine. Entre les deux, à la place d'honneur, une belle photographie de Luc Delmege. Je m'approchai.

—C'est mon ancien maître, dit Mary.

—C'est bien lui. Vous l'avez mis en bonne compagnie, Mary.

—Rien n'est trop bon pour lui. Il les valait tous.

Je ne sais pas ce que ce "tous" signifie ; mais, quand je quittai Mary, je dis :

—Au moins, il aura une noble immortalité. Vous êtes une bonne fille, Mary. Que Dieu vous bénisse !

—Que Dieu vous bénisse aussi, Monsieur l'abbé !

Je ne pouvais manquer de faire visite à l'abbé Tracey. Quand j'entraî dans cet humble appartement dépouillé de tout ce qui n'était pas le plus strict nécessaire, je fus tenté de faire une plaisanterie et j'allais lui dire :

—J'espère que vous vous êtes mis en règle avec les statuts diocésains, et que vous avez fait votre testament. Il y aura de sérieuses litigations sur votre mobilier après vous.

Mais la sainteté du vieillard m'arrêta. Ce n'était pas cette sainteté qui vous brûle comme un fer rougi, qui fait vibrer tous les nerfs de votre âme et en éclaire toutes les plaies : mais cette humble sainteté qui se met à vos pieds, proclame doucement sa supériorité par ses abaissements.

Lui aussi parlait de Luc avec enthousiasme.

—Il était incompris, mon cher, incompris, excepté de l'évêque et de votre serviteur. Ah ! mon cher, le monde est rempli de saints : si seulement on savait les découvrir.

—J'écris la vie de Luc, dis-je, et je pensais que vous pourriez me donner quelque lumière.

—Moi ? Mais je ne sais rien. Vous savez, il était tout ce qu'il y a de grand et de bien. Il serait devenu évêque s'il avait vécu.

Je volai le chapelet du vieux prêtre. Je ne pus m'en empêcher. L'essieu de ce pauvre monde ne craquerait pas si bruyamment si l'huile de joie tirée des cœurs humbles était prodiguée davantage.

Enfin, ma dernière visite fut pour la paroisse où Luc mourut. Ce fut facile, car elle touchait à la mienne. J'y arrivai par une belle soirée d'été. Le curé n'était pas chez lui : je laissai dans sa cour mon cheval et ma voiture et allai faire un tour à l'église où Luc est enterré. En entrant, j'entendis un bruit de voix à la tribune : le chœur de chant, voyant entrer un prêtre, crut devoir montrer sa piété et son talent. Il chanta : *Plus près de toi, mon Dieu*. J'écoutai. C'était très suave, très en harmonie avec ce soir d'été.

*Quand même, voyageur égaré. — Après le coucher du soleil. — Les ténèbres tomberaient sur moi. — Et je reposerais sous la pierre du tombeau. — Je m'envolerais encore dans mes rêves. — Plus près de toi, mon Dieu. — Plus près de toi.*

J'allai pieusement faire une prière sur sa tombe. Une pauvre femme, son châle tiré sur la tête, était appuyée à la barrière de communion au-dessus du tombeau de Luc. Ses mains serraient un petit enfant qui, assis sur la table de communion, se démenait comme un lutin, essayant d'arracher le chapelet des mains de sa mère. La pauvre

(Suite à la 6e page)

# Discover new method of abusing prisoners

## "Cleaning the dirt Irish" is English forces name for new form of ill-treatment.

(The Irish Bulletin).  
Dublin, March 9.—The following are copies of signed statements made by untried prisoners in Wexford Military Detention Barracks. All the men who were ill treated were arrested "on suspicion." They had not been found guilty of any offence. The majority of them were not even charged. Yet they were tortured for refusing to work. The method of ill-treatment mentioned in these statements is being frequently practiced in some of the prisons in Ireland. It is usually described by English officers who superintend this form of ill-treatment as "cleaning the dirt Irish." The troops in the barracks in which these torturings occur are permitted to jeer and abuse the prisoners who are being "cleaned." It will be noticed that certain officers are named in these statements as having supervised the housing of untried "suspects." These officers are some of the heroic British army officers in whose chivalry, sense of justice and fair-mindedness Sir Hamar Greenwood professes to have such implicit confidence.

### THE STATEMENT OF THOMAS DEVEREUX.

(Copy).  
"On the morning of the 1st of February, the prisoners (at Wexford Military Barracks) were informed by the military authorities that visits would be discontinued. In consequence the prisoners sent a written communication to the O.C. informing him they would cease all voluntary work from that day. Subsequently at about 9.30 A.M. the prisoners were paraded before the O.C., Lieutenant Sparks, on the Barrack Square, all the available troops being present, many of them under arms. The O.C. informed the prisoners he had received their communication with regard to work. He told them if they refused to work all visits would cease, no parcels or letters would be allowed them, no exercise, and their food would be reduced to the lowest minimum, and also other things would happen."

"The prisoners' names were then called out and the corporal in charge ordered them to their different jobs (one being to clean the sergeant's mess). On their refusal soldiers, with fixed bayonets, hustled and shoved them to their different places amidst the threats and abuse of the majority of the soldiers present, whilst the O.C. and Lieutenant Gibbons were looking on. When the prisoners still continued to refuse to work, four of them, Nicholas Bent, Thomas Doherty, Nicholas Maddock and Thomas Devereux, were ordered to stand against a wall near the hose pipe. They were then ordered by the sergeant major to undress. This the prisoners refused to do. The sergeant major then ordered the hose to be turned on the prisoners. The O.C. and Lieutenant Gibbons were still present. After about 10 minutes the hose was turned off, and the prisoners were asked if they would work now. On their still refusing they were ordered to double around the square for about 15 minutes, during which the sergeant major then ordered soldiers jeered and abused them. After this they were put standing by a wall for about the same space of time. Then they were doubled around the square again for another while. After this they were ordered to the wall again."

"Four other prisoners, Laurence Radford, Pierce Byrne, Thomas Casey and Edward Murphy, were then ordered to the hose pipe and compelled to strip off all their clothes with the exception of their pants. They were then left standing thus, almost naked, for between five and ten minutes. The hose was then turned on them with great violence. So great that one of the prisoners—Pierce Byrne—was knocked down by the force of it and nearly collapsed. After about 12 minutes the hose was turned off the prisoners and deliberately turned on the clothes of one of them. The sergeant major then asked one of the prisoners when they still continued to refuse to work the dose would be repeated until they would do so, and threatened to use hot water. The prisoners were then ordered to their room. (They were not given any change of clothes, and some of them had to leave those they had to dry on their bodies.) The windows were stopped with sheets of galvanized iron and were not allowed to be opened, although there were 14 persons sleeping in the room. The following day the galvanized iron was taken down and both windows were whitewashed. On Friday, February 4, I was removed to Waterford Jail."  
(Signed) THOMAS DEVEREUX, February 18, 1921.

### THE STATEMENT OF LAURENCE RADFORD

(Copy).  
"I, Laurence Radford, was arrested by the military in Wexford on January 8, and taken to the barracks, where I was kept until February 4. I was then taken to Waterford Prison, no charge being made against me. During my detention in Wexford, I, along with other prisoners, had my hair clipped close by a soldier. On the 1st of February there were 11 prisoners in the room along with me getting ready to receive visitors, as it was visiting day, when the corporal in charge of us came in and said we were not to have any visit today; so we decided amongst ourselves not to do any work, as we were being detained without trial and sent a note to this effect to the officer in command, signed by the 12 prisoners. Immediately afterwards we were ordered out on the barrack square and Lieutenant Sparks (the O.C.)

stated he had received our note and that we would be told off to different jobs; if we did not work he would stop all our parcels, letters and visits and we would be kept on bread and water and bully-beef and other treatment."  
"M. Maddock, N. Bent, T. Devereux and Thomas Doherty were then sent to work, which they refused to do. They were then rushed across the yard by privates with rifles and fixed bayonets and told to strip, which they refused to do. Then the water hose was fixed in position and played on them until they were wet through. They were then made to run around in a circle for about a quarter of an hour. Myself, P. Byrne, W. Doyle, T. Casey, E. Murphy and C. McCarthy were then asked to work, which we refused to do. All except W. Doyle and C. McCarthy (those being under the doctor's care, we advised them to give in which they did) were told to strip, which we did, all except the pants, which we refused to take off. We were then left standing for about five minutes, the hose being then played on us. I was, as well as I can judge, about 10 minutes (under the hose). The private who was at the hose then turned it on one of the men's clothes, which were lying close by, thinking they were mine. There were two officers present when we were being treated as I have stated; also N. C. O.'s (as well as ordinary troops). The officers present and who directed this treatment of our men were Lieutenant Sparks, Lieutenant Johns and Lieutenant Gibbons."  
(Signed) L. RADFORD, February 18, 1921.

These statements are supported by the signed statements of Pierce Byrne, Thomas Casey, Edward Murphy, Nicholas Maddock and Nicholas Bent.  
THE STATEMENT OF PATRICK CONNAIRE.  
(Copy).  
"At 9 o'clock on Monday morning, February 7, Corporal Cooper (of Wexford Detention Barracks) brought me on into the barrack yard. He told me to strip in a doorway where there was between eight and ten soldiers. While taking off my clothes I was struck twice by a fellow called Semon. When naked they doubled me over to the hose pipe, making hicks at me as I went. Then they kept the hose on me for about ten minutes, stopping once to scrub me for about a minute with a brush. I was brought back again and made to put on my clothes without drying myself. I was then taken to the cell by Corporal Cooper, who, after about five minutes, made me strip again and gave me a sack to dry myself."  
(Signed) PATRICK CONNAIRE, THE STATEMENT OF W. DEVEREUX.

### Dublin Freeman on Relief

"The knowledge of the distress in Ireland makes a quick and deep appeal to the more fortunate of our own land." In these words President Harding endorsed the campaign to raise £2,000,000 for the relief of Irish distress. He speaks not as an individual, but as the head of a great nation. Greenwood denies that any distress exists. Wrecked towns and blazing homesteads are, in his view, proofs of Irish prosperity. Legions of British propagandists in the States are busily circulating the same tale. Neither the President nor his people are deceived by these inventions. They have heard the excuses before. They heard them from Constantinople when Armenia was being laid waste with fire and sword. They heard them from Berlin when Belgium was being held white. Statements by British Ministers count for no more today than did in the past protests from Postdam and the sophistries of the Sublime Porte. As yet America does not know the full truth. She will hear more when the members of the Relief Committee land on New-York. And what she hears is not likely to increase her respect for British politicians.

### Little boy slain

SHOT BY CROWN FORCES BECAUSE HE RAN.  
A thirteen-year-old boy named J. Mulloy of Cryanstown, near Boyle, was shot dead on Saturday evening.  
It appears that the unfortunate lad was helping his two brothers at tillage operations, when a Crown lorry came to a halt close by. Apparently frightened at the approach of the forces, it is stated that he ran away, and it was then that the fatal shots were fired.

# HORRORS OF IRISH JAILS

From the Dublin Freeman.

There is a growing feeling of dissatisfaction about the treatment of the Irish prisoners in the jails and camps.  
Quite apart from allegations of physical ill-treatment, there are certain features complained of as being common to all places of confinement now in use—overcrowding, dirt, and vermin (verminous mattresses and filthy blankets are frequently complained of), cold, bad lighting, a food supply insufficient in quantity or so poor in quality that it has to be supplemented by parcels from relatives and friends, and pilfering of these parcels before they reach the prisoners.

In some cases there is a lack of proper medical treatment for illness, and a failure to isolate and provide separate vessels, towels, etc., for skin disease.

### OUTBREAK OF SCABIES.

Scabies is now prevalent in many of the prisons and camps, and the prisoners trace it originally to Kilmainham, where, they say, the infection had remained since there was an outbreak among the soldiers there during the war, and to other camps where soldiers had been stationed. Prisoners infected with this skin disease during their stay at Kilmainham conveyed it to others in the camps to which they were subsequently transferred.  
In view of these facts, and of the fact that it is suspected that it was by means of vermin that the infection was conveyed to the first prisoners there, it is to be hoped that we have had the last of Kilmainham as a prison. It is very damp and unhealthy, and there is no heating system.  
Even the baths are cold, and as some of the prisoners recently there were given neither soap nor towels with the cold bath, its hygienic value is difficult to see. They had for some time after it was reopened as a prison, neither bed-boards, blankets, nor stools, and slept and ate off the floor.

### THE VISITING SYSTEM

A present cause of great dissatisfaction to prisoners and internecine is the difficulty put in the way of visits in most jails, and absolute prohibition of visits in Ballykinkar. There is strong feeling that men who have been forcibly removed from their homes and deported without trial should not be completely cut off from their relatives in this way.  
Even in Arbour Hill, where the permit system exists to a limited degree, it is extremely difficult to get a permit to visit, and there are men, and mere boys, too, who have been there for four months without the visit sought by their relatives, although they are untried, whereas if they were ordinary criminals they would be allowed a daily visit till the trial.  
Sanitary arrangements are said to be inadequate in some places, and it is not in the power of the prisoners confined elsewhere to tackle the question as did the interned engineers at Ballykinkar, to whose energy and skill it is due that the drainage and sanitary arrangements there are no longer a danger to health. It is stated, by the way, that No. 2 Camp at Ballykinkar is far from satisfactory.

### CONDITIONS AT ARBOUR HILL.

In Arbour Hill, Dublin, there has been continuous overcrowding for several months, and two men occupy each of the cells built for one. Released prisoners say that these cells are very small and hold only two beds at right angles, with one three-legged stool in the space between. There are now nearly 200 political prisoners in the barracks. Some prisoners released from Arbour Hill state that they had only two baths for four months—a little wonder if the scabies brought from Kilmainham is spreading. They state that some of the blankets are filthy—so dirty that they soil clean clothing in one night. Some of the mattresses are full of lice, and for washing out the cells cold water is provided, and only recently by strong protests did the prisoners manage to get disinfectant to put in the cold water.  
The prison is cold and the cells badly lighted. All the meals are given within 6.34 hours—9, 12 and 3.45 p.m. There are 11 men in solitary confinement in this prison, 9 of whom exercise together, but Mr. Desmond Fitzgerald and one other exercise alone.  
Further complaints are made of the bad treatment of prisoners during transfer, when it is not unusual to keep men twenty-four hours and more without food while travelling, and to give them steamers or conditions worse than cattle. Organised ruffians have been allowed to attack them in Belfast.

### WOMEN PRISONERS.

Another point causing much concern to the public is the treatment of women prisoners who are arrested through the country and taken to the detention barracks in Athlone, Tipperary, and other places where there are only men to give them attendance. They are obliged to ask the permission and accept the escort of these men to use the lavatory.  
In some cases young girls have been kept weeks under these conditions, until they are taken to a woman's prison or released. For instance, all women prisoners from the west are taken to Athlone detention barracks and are lodged

# GOOD FRIDAY PROGRAMME

YOUNG LADIES SEE THEIR FAMILY HOME DESTROYED

Further reprisals for the ambush, which took place over a week ago at Dungarvan, were carried out on Good Friday, the sufferers being two widows—Mrs. Dunlea, of Ballycoe House, and Mrs. Morrissey, of Burgury.  
A large detachment of Crown forces left Dungarvan for the scene of the ambush and on reaching Ballycoe House, which is half a mile from the spot where the encounter took place, they informed the occupants, Mrs. Dunlea's two daughters, that their house was going to be destroyed because they had not given notice of the ambush. The two young ladies were witness to the process of destruction.  
The slates of the roof were backed away and the rafters left bare. The massive furniture of the house was broken, including fine mahogany sideboards, pictures, religious and otherwise, silver teapots, silver candlesticks, chairs, mahogany tables, hall tables and chairs, and other valuable property. When the work of destruction of the furniture was completed, a bomb was exploded in the kitchen. The young ladies were terrified. Mrs. Dunlea was not at home at the time.  
The fine building was left a complete wreck and was strewn with the debris of broken furniture, glass, picture frames and carpets. Much sympathy has been extended to Mrs. Dunlea, who has two sons, one on the mission in Dublin.

### HOW TO DESTROY HOMES.

Another widow made victim of the party then proceeded to Burgury, the scene of the ambush, and demolished the farmstead of Mrs. Morrissey. Here also the roof, which was of thatch, was destroyed, and the slated outhouses also received attention.  
The unfortunate occupier had left the premises some days previously, fearing reprisals, and had only returned, thinking the danger was over.  
People attending the market in Dungarvan on Saturday were notified that they would have to return to their county homes with half an hour. The Main Street was soon almost deserted.

### STARTLING ALLEGATION

THE TREATMENT OF POLITICAL PRISONERS IN WEXFORD.  
Mr. Hayward asked the Chief Secretary in the Commons, whether he has caused inquiry to be made into the treatment of political prisoners in Wexford military barracks; whether he was aware that, although they had not been convicted of any offence, and had not even been charged with any offence, they were called upon to do menial labour; whether when they refused to do so a hosepipe was turned on them on different dates, some of them having been forcibly stripped naked, and the others being refused to them whether Lieut. Sparks, Lieut. Johns, Lieut. Gibbons, Corporal Cooper, a soldier named Semon, and a sergeant-major had been identified in nine signed statements; whether any action had been taken in the cases of the officers concerned; and under what statute compulsory labour was sought to be imposed on prisoners who were untried, and against whom no charge had been brought.  
Sir Hamar Greenwood.—These events are alleged to have taken place in the martial law area, and I am informed by the General Officer Commanding-in-Chief that an inquiry is now being held into this matter. Until that investigation has been completed, I regret that I am not in a position to give the desired information.

### ENGLISHWOMEN'S PROTEST

REGIME OF REPRISALS STRONGLY DENOUNCED.  
The Central Hall, Westminster, was crowded on Friday night, when a women's meeting of protest against military terrorism in Ireland was held under the auspices of the Peace with Ireland Council.  
Viscountess Bryce presided, and among those present on the platform were—Viscountess Acheson, Mrs. Asquith, Lady Cynthia Asquith, Lady Mark Sykes, Lady Aberdeen, and Lady Bonham Carter.  
Viscountess Bryce said that gathering of women of divergent views on many points arose from the profound disquiet they all felt at the results of the present Irish policy of the Government.  
LADY SYKES'S CHARGES.  
From the start it was made evident by interrupting cries that there was women present whose views did not coincide with those of the organisers, and Lady Sykes's speech was brought to a halt once, but the disturbers were quickly silenced.  
Lady Sykes alleged that the Auxiliary forces had committed murders, and that they had tortured and beaten prisoners to get information from them.  
She had talked with many of the Bishops and priests in Ireland and they all lamented the fact that the best young men in the country were being driven to join the gunmen.  
Every reprisal and every executing sent hundreds of young Irishmen into the Republican Army. She found that the conduct of the British Army was good in the circumstances. It was not her belief that nothing short of a republic would satisfy the Sinn Feiners, who, she affirmed, were quite reasonable.  
The Marchioness of Aberdeen asserted that the Irish women had always been much associated with political movements, and Sinn Fein gave them equal rights from the outset.  
Lady Bonham Carter proposed a resolution denouncing murder and lawlessness from both sides, and in particular condemning reprisals.  
"WE HAVE SINNED."  
Concluding a speech that commanded much approval, Lady Bonham Carter said: "Let us go to the Irish people now while our hearts and theirs are molten with the suffering and the shame that we have shared together. Let us say 'We have sinned against you. We have sinned against each other. Help us to make good. Be our partners and friends.'"  
Miss Margaret Bondfield seconded the resolution, and roared the audience to a great pitch of enthusiasm. She was emphatic in her denunciation of the Black and Tans, whom she described as neurotic youngsters, who did foul deeds under the influence of drink.  
The resolution was carried, the few who voted against it being vigorously hooted.

### BOY OF 15 KILLED

MILITARY SAY THAT HE "FAILED TO HALT."  
A boy named Martin Bourke (15), son of Mr. Andrew Bourke, farmer, near Carrigrohane, between Nenagh and Templemore, was shot dead during a search of that district.  
It is said that he failed to obey a challenge to halt. A companion of Bourke's had a narrow escape.

# A NIGHT OF TERROR

"Devil's work" of reprisals

REPEATED FIRING.  
Immediately the attackers rushed towards the two policemen on the other side of the street, but these retreated towards the barrack, which is scarcely 200 yards from the scene of the shooting, discharging their revolvers as they went.  
Securing reinforcements, they returned for their dead and wounded comrades; but the attackers had disappeared.  
It is difficult to get a reliable account of what subsequently occurred, but the allegation was made by the police that shots were fired at them from the houses.  
Many of the inhabitants were in ignorance of the tragedy of the previous night until the following morning.  
Intermittent explosions and flames that illuminated the countryside for miles and occasional bursts of musketry fire warned them that something dreadful was afoot. Many remained huddled in terror in back rooms throughout the night. The agonising vigil and prayers were broken by the sound of shooting.

### SHOOTING OF MR. MACDONNELL.

It was stated that Mr. John McDonnell was endeavouring to make his way to the police station to secure assistance to put out the fire in his father's hotel when he was shot dead.  
Early in the morning Mr. Peter Clancy was wounded by a revolver bullet. He was conveyed in a military lorry to Galway, with Constable Sweeney, and he now lies at the County Hospital.  
When St. Patrick's Day roke, over the little town nine of the principal houses were in flames, and forces of the Crown held the streets and few ventured abroad.  
MGR. MACALPINE'S DISTRESS.  
The few women who went to Mass at St. Joseph's Church were seen to be weeping.  
Right Rev. Monsignor MacAlpine, P.P., V.G., was so overcome with emotion at he was able only to say a few words. He really did not know what he could say, he remarked, in view of the "Devil's work" that had gone on at Clifden on Wednesday night, and that morning, and he advised the people to be calm and to pray.  
An onlooker said the scene in Clifden during the early hours of Thursday morning was indescribable.  
Some houses also appeared to have been—burned in the country districts.  
It is stated that the number now totals 16. There is no truth in the report that the house of Thomas Whelan was burned.  
Crown forces visited the scene and rounded up all the young men in the district.  
SERVED IN THE R. I. C.  
Peter Clancy, although he finds some difficulty in speaking, gave our correspondent a statement at the County hospital on Friday afternoon. He had served for eleven years in the R. I. C., retiring in 1914, and returning to Clifden where he lived in the shop owned by his brother Pat.  
The shop owned by another brother, Wm. A. Clancy, was burned on the night of the tragedy.  
Young McDonnell, who was shot dead, was his cousin.

### DUNGARVAN SCENES

SHOCKING WRECKAGE BY CROWN FORCES.  
The town of Dungarvan was placed in a state of terror on Thursday evening, as our Dungarvan correspondent by the carrying out of reprisals for the recent ambush and the shooting of the Auxiliary policemen, Redmond and Sergeant Hickey.  
A levy was made on each of five houses of £100, or the alternative of having all the furniture in the houses destroyed.  
Those who were notified were Mr. Fraher, whose father, Dan Fraher, is a prisoner in Ballykinkar; Mrs. Boyle, whose son, a accountant in the County Council, is also a prisoner in the same prison; Michael Moloney, hardware merchant; Patrick Hehir, motor car owner; and Thomas Casey, Assistant Secretary of the Co. Council.  
In the case of Dan Fraher the money was paid.  
AXES AND HAMMERS.  
In the other cases payment was refused, and before 5 o'clock the military, armed with axes and hammers, proceeded to carry out the work.  
They visited P. Hehir's place, threw all the furniture out on the street, and, as it was thrown out, it was smashed up by the military. They did the same in the other four cases.  
A few shots fired by the military had the effect of hurries scattering a crowd of curious onlookers.  
The sight was a pitiable one. Beautiful chairs, tables, bedroom furniture, musical instruments, all suffered the same fate. The work was soon completed, and the armed military, with the motor-cars returned to barracks.  
Curfew is now in force in Dungarvan, the evening hour being fixed at 7.

### "Moral courage"

CAPTAIN REDMOND BOWLS OVER LLOYD GEORGE.  
In the debate of the Consolidation Fund Bill in the House of Commons:  
Mr. Lloyd George said:—I am sorry to say, though the Irish have great courage, they have not always displayed moral courage, and I fear, the real reason is that there is no Irish leader who has the moral courage to face the people and say "I am going to abandon this and abandon that, and for the sake of Ireland I am going to accept this."  
Until you get one man in Ireland, or two men, who will have the courage to tell their people—  
Captain Redmond—How did you treat the men who had that courage (loud cries of "Order")  
The Speaker—The hon. member is not entitled to interrupt.  
Captain Redmond, who rose amid loud cries of "Order," insisted on rising and stating that he wanted to ask another question.  
The Speaker said if the hon. member had any question to ask he could put it at the end of the Prime Minister's speech.  
Mr. MacVeagh said the Premier was a traitor to Captain Redmond's father.  
Mr. Lloyd George—I should have thought when I was really labouring my best to keep the doors of peace open, and to make conciliation possible, every Irishman would have helped me. You will not get peace in Ireland until some one on behalf of the Irish people accepts the same responsibility as the present Government is prepared to accept on behalf of England, Scotland, and Wales. We cannot settle; we can only recommend.

### APPALLING REPRISALS IN WESTPORT AND DUNGARVAN

DUBLIN FREEMAN.  
Reprisals on an extensive scale were carried out in Westport early on Saturday morning, to the accompaniment of volleys of rifle and revolver fire and bomb explosions.  
The campaign of destruction, which was waged for four hours, was said to be a reprisal for the recent ambush at Carrowkennedy, eight miles away.  
Many houses were burned or wrecked, the principal premises affected being owned by members of public bodies. In some cases furniture was piled in the street, and then, it is stated, bombed.  
In Dungarvan reprisals for the ambush and shooting of two Auxiliaries took place on Holy Thursday and Good Friday. Four houses were destroyed on Thursday and two on Good Friday. One house was spared on payment of a fine of £100.  
The hours of dawn on Saturday brought terror to the hearts of the people of Westport. From before 2 a.m. until 6.30 pandemonium reigned in the town, while Crown forces were engaged in reprisals for the recent ambush at Carrowkennedy, eight miles away.  
Volley after volley of gun-shots, revolver shots, and bomb explosions on the streets alarmed the

# A NIGHT OF TERROR

"Devil's work" of reprisals

REPEATED FIRING.  
Immediately the attackers rushed towards the two policemen on the other side of the street, but these retreated towards the barrack, which is scarcely 200 yards from the scene of the shooting, discharging their revolvers as they went.  
Securing reinforcements, they returned for their dead and wounded comrades; but the attackers had disappeared.  
It is difficult to get a reliable account of what subsequently occurred, but the allegation was made by the police that shots were fired at them from the houses.  
Many of the inhabitants were in ignorance of the tragedy of the previous night until the following morning.  
Intermittent explosions and flames that illuminated the countryside for miles and occasional bursts of musketry fire warned them that something dreadful was afoot. Many remained huddled in terror in back rooms throughout the night. The agonising vigil and prayers were broken by the sound of shooting.

### SHOOTING OF MR. MACDONNELL.

It was stated that Mr. John McDonnell was endeavouring to make his way to the police station to secure assistance to put out the fire in his father's hotel when he was shot dead.  
Early in the morning Mr. Peter Clancy was wounded by a revolver bullet. He was conveyed in a military lorry to Galway, with Constable Sweeney, and he now lies at the County Hospital.  
When St. Patrick's Day roke, over the little town nine of the principal houses were in flames, and forces of the Crown held the streets and few ventured abroad.  
MGR. MACALPINE'S DISTRESS.  
The few women who went to Mass at St. Joseph's Church were seen to be weeping.  
Right Rev. Monsignor MacAlpine, P.P., V.G., was so overcome with emotion at he was able only to say a few words. He really did not know what he could say, he remarked, in view of the "Devil's work" that had gone on at Clifden on Wednesday night, and that morning, and he advised the people to be calm and to pray.  
An onlooker said the scene in Clifden during the early hours of Thursday morning was indescribable.  
Some houses also appeared to have been—burned in the country districts.  
It is stated that the number now totals 16. There is no truth in the report that the house of Thomas Whelan was burned.  
Crown forces visited the scene and rounded up all the young men in the district.  
SERVED IN THE R. I. C.  
Peter Clancy, although he finds some difficulty in speaking, gave our correspondent a statement at the County hospital on Friday afternoon. He had served for eleven years in the R. I. C., retiring in 1914, and returning to Clifden where he lived in the shop owned by his brother Pat.  
The shop owned by another brother, Wm. A. Clancy, was burned on the night of the tragedy.  
Young McDonnell, who was shot dead, was his cousin.

### DUNGARVAN SCENES

SHOCKING WRECKAGE BY CROWN FORCES.  
The town of Dungarvan was placed in a state of terror on Thursday evening, as our Dungarvan correspondent by the carrying out of reprisals for the recent ambush and the shooting of the Auxiliary policemen, Redmond and Sergeant Hickey.  
A levy was made on each of five houses of £100, or the alternative of having all the furniture in the houses destroyed.  
Those who were notified were Mr. Fraher, whose father, Dan Fraher, is a prisoner in Ballykinkar; Mrs. Boyle, whose son, a accountant in the County Council, is also a prisoner in the same prison; Michael Moloney, hardware merchant; Patrick Hehir, motor car owner; and Thomas Casey, Assistant Secretary of the Co. Council.  
In the case of Dan Fraher the money was paid.  
AXES AND HAMMERS.  
In the other cases payment was refused, and before 5 o'clock the military, armed with axes and hammers, proceeded to carry out the work.  
They visited P. Hehir's place, threw all the furniture out on the street, and, as it was thrown out, it was smashed up by the military. They did the same in the other four cases.  
A few shots fired by the military had the effect of hurries scattering a crowd of curious onlookers.  
The sight was a pitiable one. Beautiful chairs, tables, bedroom furniture, musical instruments, all suffered the same fate. The work was soon completed, and the armed military, with the motor-cars returned to barracks.  
Curfew is now in force in Dungarvan, the evening hour being fixed at 7.

### "Moral courage"

CAPTAIN REDMOND BOWLS OVER LLOYD GEORGE.  
In the debate of the Consolidation Fund Bill in the House of Commons:  
Mr. Lloyd George said:—I am sorry to say, though the Irish have great courage, they have not always displayed moral courage, and I fear, the real reason is that there is no Irish leader who has the moral courage to face the people and say "I am going to abandon this and abandon that, and for the sake of Ireland I am going to accept this."  
Until you get one man in Ireland, or two men, who will have the courage to tell their people—  
Captain Redmond—How did you treat the men who had that courage (loud cries of "Order")  
The Speaker—The hon. member is not entitled to interrupt.  
Captain Redmond, who rose amid loud cries of "Order," insisted on rising and stating that he wanted to ask another question.  
The Speaker said if the hon. member had any question to ask he could put it at the end of the Prime Minister's speech.  
Mr. MacVeagh said the Premier was a traitor to Captain Redmond's father.  
Mr. Lloyd George—I should have thought when I was really labouring my best to keep the doors of peace open, and to make conciliation possible, every Irishman would have helped me. You will not get peace in Ireland until some one on behalf of the Irish people accepts the same responsibility as the present Government is prepared to accept on behalf of England, Scotland, and Wales. We cannot settle; we can only recommend.

### APPALLING REPRISALS IN WESTPORT AND DUNGARVAN

DUBLIN FREEMAN.  
Reprisals on an extensive scale were carried out in Westport early on Saturday morning, to the accompaniment of volleys of rifle and revolver fire and bomb explosions.  
The campaign of destruction, which was waged for four hours, was said to be a reprisal for the recent ambush at Carrowkennedy, eight miles away.  
Many houses were burned or wrecked, the principal premises affected being owned by members of public bodies. In some cases furniture was piled in the street, and then, it is stated, bombed.  
In Dungarvan reprisals for the ambush and shooting of two Auxiliaries took place on Holy Thursday and Good Friday. Four houses were destroyed on Thursday and two on Good Friday. One house was spared on payment of a fine of £100.  
The hours of dawn on Saturday brought terror to the hearts of the people of Westport. From before 2 a.m. until 6.30 pandemonium reigned in the town, while Crown forces were engaged in reprisals for the recent ambush at Carrowkennedy, eight miles away.  
Volley after volley of gun-shots, revolver shots, and bomb explosions on the streets alarmed the

### TRAIL OF DESTRUCTION

The publichouse and grocery premises of Thuddeus Walsh, Chairman, Westport District Council, were wrecked with bombs, and all the goods in his shop destroyed.  
The dwellinghouse of Mr. John McDonagh, Upper High Street, was burned out completely.  
The publichouse of Mr. John McGreal, Upper Allamont Street, was completely wrecked with bombs.  
The house of Mr. Patrick Kitterick, High Street, Westport, was cleared of all the furniture, which was heaped on the street, and seemingly bombed.  
In addition, several windows in the town were smashed.  
At the scene of the ambush in the mountains, near Carrowkennedy, the publichouse of Mr. Darby Hastings has been burned down and there are rumours of the burning of other houses in the same district.  
At Carrowbawn, adjoining the town, the house of Mr. Thomas Hoban, race collector, was partly destroyed by fire.

### BURNINGS AT FARMSTEADS

Similar treatment was meted out to the haggard, moor and other effects of Mr. Mark Moore in the same townland, the farm and outbuildings of Mr. Joseph King at Drumindoo, and the residence and haggard of Mr. Cox, D.C.  
Rumours were in circulation of similar terrifying experiences in adjoining town lands, but in the state of the district our correspondent found difficulty in obtaining details.  
Since Tuesday week, when the ambush took place, many of the inhabitants of Westport had left the town and several took refuge in the Workhouse.

(Continued on page 6)

# Ireland's position stronger than ever, says Collins, in interview

(The following dispatch from Carl W. Ackerman, appeared in the Public Ledger.)

Headquarters Irish Republican Army, somewhere in Ireland, April 1.—How I arrived here and where I am, is a secret and must remain so, but I have again had an hour with Michael Collins, commander-in-chief of the Irish volunteers. Collins says "we have got them beaten—practically so, and it is only a question of time until we shall have Ireland cleared of crown forces."

"The question is how long can you continue the fight?" I asked.

Collins, smiling, confident and cheerful retorted:

"We have been fighting for 750 years for Irish independence, and I see no reason why we cannot go on for a long time still, but, seriously, we are going on until we win. That is the simplest answer to your question."

"And what about peace?" I asked.

"What are your terms of settlement?"

Collins, who was seated on my right, beside a table in a small room at headquarters, dropped his head for a few seconds and then replied:

"Lloyd George has a chance of showing himself to be a great statesman by recognizing the Irish Republic."

## DEMANDS FULL REPUBLIC.

"Do you mean a republic within the British Commonwealth of nations or outside?" I interrupted, and Collins quick as a flash answered, "No, I mean an Irish republic."

Thus again Michael Collins, Ireland's national hero, reiterated in two words the aspirations of the Irish people—an "Irish republic."

"I arrived at headquarters about 3 o'clock this afternoon in company with members of Collins' staff, who had been followed during the morning by heavy-footed detectives, but once I was 'picked up' by the Irish Volunteers I was lost to the world. I had tried to cover up my tracks because Collins heads the list of 'rebels' wanted by the British forces and I did not want to be responsible in any way for the discovery of his headquarters; but Collins had made his own plans and had no anxiety. Being an Irishman, he feels secure in his own country and expressed himself as having the same confidence in my discretion, which I appreciated, knowing that I am the only 'outsider' he has ever permitted to interview him with the single exception of Archbishop Clune, of Australia.

When we met he beamed with smiles, like the Irish man who helped to arrange the interview, who remarked when I said that the Irish always smile, "Ah, Ireland smiles behind her tears."

## NOT RUNNING OFF ANY FAT

"You look heavier than when I saw you last," said in greeting Collins whose youthful face—he is only 32—was still radiating cheer, "for a man who is on the run."

He replied, "I am getting too fat. I do not move about now as much as I used to." Impressed by Collins' confidence in himself and in his organization, I observed that he looked "hopeful." "My own personal view is that we are in a better position than when I saw you last August," he said. "You remember how hopeful I was then? I am ten times more hopeful now."

## WHY ARE YOU SO HOPEFUL?

"Because I know the strength of our forces and I know our position is infinitely stronger throughout the world. The terror the British wanted to instill in this country has completely broken down. It is only a question of time until we shall have them cleared out. We have got them beaten today, virtually so, the worst stages are passed and we are now coming to the final. The people of this country are with us and they do not give a damn what the English do."

"So you are still opposed to a compromise?"

## CITES MANY PEACE PROPOSALS

"When I saw you before I said that the same effort which would get us dominion home rule would get us a republic. I am still of that opinion, and I have never had so many peace moves as we have had since last autumn. Our army is becoming stronger every day, its morale is improving and efficiency is increasing."

Collins' colleague, whose name I am not at liberty to give, interrupted to state that while only six men were executed in Mount Joy prison, recently there were 250 applications from recruits from one battalion area. "In the martial law area," Collins continued, "every able-bodied man is either a volunteer or is helping in every way he can. We now have a volunteer national service and we shall go on until we win."

## FROM HIS PULSE COLLINS TOOK A TYPED MEMORANDUM

which he handed to me, in which he traced the British policy toward Ireland from 1919, the year in which he said the "British Government in Ireland was repudiated, when the people set up their own government and when the Dail Eireann was appointed. Then the British Government determined to get rid of the newly-elected new Irish Government and attempted to break the people's allegiance to it. When they found persuasion useless they resorted to force, which began comparatively mildly. At first when the country elections showed that force was ineffective, the Irish people asserted their support of their own government. Then sterner measures of repression were used and they were unsuccessful. Throughout this time the Irish government was drawn more and more into the hands of the Dail Eireann, while the British police and law courts gave way to the Republican tribunals.

## TERRORISM DELIBERATELY APPLIED

After this the British decided upon more drastic steps and the

policy of terrorism was deliberately considered and decided upon by the British Cabinet. This terror was to be under three heads; one, removal of leading men; two, imprisonment of minor persons; three, terrorization of the population to break their allegiance and prepare the way for acceptance of the partition act to excuse this violence.

"The British intended the murder gang and every violent act against the people of Ireland was excused on the plea of getting rid of murderers, English Liberals and Labor fell into the trap and their campaign against the British Government's violence in Ireland became ineffective. The more powerful the men who were in the way of the British the more desperate were the efforts to remove them under the pretense of their being murderers."

"Judging from your statements" (I began anew to explore the road to a settlement) "there is no possibility of a compromise?"

## ALL COMPROMISES REJECTED.

"Compromises are difficult and settle nothing," Collins replied. Discussing the Home Rule bill which Collins, like all Sinn Feiners, terms a partition act, he said, "The Sinn Fein would not permit the British Government to use Ulster as a pawn in any future Irish settlement. 'We do not intend to have Lloyd George put a little red spot on the map of our island as he does Gibraltar. We have always said that Ulster would be given every guarantee.'"

I asked whether he thought any purpose could be served if the Viceroy met Sir James Craig, the man who is destined to be Ulster's Prime Minister.

"I am sure President De Valera will meet any Irishman," But Collins doubted whether anything could be accomplished so long as Ulster was to be played off against the south of Ireland by the British Cabinet. Collins added the Sinn Fein would surprise Ulster by a number of seats the Sinn Fein carried in the new Parliament of the north. I remarked that I had heard the Sinn Fein would elect 18 of the 52 members, and he was surprised that I had heard that.

"We are going to campaign in Ulster not against Sir James Craig, but against partition," said Collins. "We know Ulster cannot live without South Ireland. We know the Irish people do not want Ireland divided and we stand upon that principle."

I said I thought if Sir James Craig and De Valera met, progress toward peace between Ulster and the south would be made, because the two sections of Ireland could agree on fiscal autonomy.

Collins, who is Minister of Finance of the Irish Republic, replied: "I am quite sure, because Sir James Craig is a sensible man."

## FISCAL AUTONOMY "ABSURD."

I handed Collins a statement of which I had understood were being certain terms of an Irish settlement, considered and which included the three points referred to in a dispatch of March 16, namely, fiscal autonomy, separate judiciary and separate police, and asked his opinion. While he promised to give it in writing, his associate remarked that such terms were absurd.

In commenting upon the dispatches of American correspondents, Collins showed that he knew exactly what they sent. He said the Sinn Fein had no objection to what the newspaper men wrote; that they could have their own opinions and express themselves freely, but he did object to two dispatches to the Public Ledger by C. H. Bretherton on the ground that Bretherton said Sinn Feiners had murdered Lord Mayor McCarty of Cork, and the Lord Mayor and ex-Mayor of Limerick.

I told him I knew all the circumstances of the Limerick case as far as our correspondent was concerned and said the military authorities based their belief that the Limerick assassinations were due to the Sinn Fein on captured documents which indicated that the Sinn Feiners had made complaints to Sinn Fein headquarters because these two men, who were officers in the volunteers, were not active enough and should be replaced, that this indicated there was a schism in the Macreedy did not know who committed the murders, but he would also that as far as I knew General Sinn Fein was in Limerick. I said I like to know if the work he could do find out, but I expressed my doubts and told him of the study I had made of the court-martial evidence in the case of Whelan, who was hanged recently.

I said I had read the whole evidence because I wanted to know whether he was guilty, and that after I had read the verbatim report I could not decide, because I was unable to pass the university examinations, however.

"You ask me how the people of England feel toward recognizing the Irish Republic. Here in America you have no way of learning how the common people of England feel, for the England you know is the England of the Balfours, the Churchills, the Cecilis and other hereditary and aristocratic ruling families of the country. The aristocrats who still control the legislative machinery of England, are bitterly opposed to the independence of Ireland. Lloyd George is not one of the patriotic rulers of England. He is a plebeian who is being used for the purposes and will be cast aside by the real rulers of England when the need for his services is over."

## ARREST OF SEAN MACSWINEY.

"The soldiers of England and the sailors of the Irish Republic are having pitched battles in my unhappy country and the green of Ireland's sod is being dyed with

A special cable dispatch under a London date, April 4th, to the Public Ledger, Philadelphia, states that "An official investigation" of supplies sent from the United States to Ireland, by "responsible men whose names cannot be disclosed" has resulted in disclosures of a serious state of affairs, to wit:

1.—That one consignment of 300 cases of canned goods landed in Cork, January 16, by the steamer Honolulu, was never distributed, because, it is alleged, the shopkeepers in Cork refused to permit distribution on the ground that the people of Cork were able to buy their own supplies, and also because the Irish people were not accustomed to tinned food when fresh food could be had.

2.—That 2,000 sacks of flour brought to Cork, February 12th, by the steamer Osage, consigned to the Cork Industrial Development Association for relief from the United States was not distributed to the people, but sold to the bakers in Cork. The Public Ledger correspondent states that he understands that the documents

in these cases have been forwarded to Washington.

As to Number 1.—A part from the fact that the statement is a mere allegation, 300 cases of canned goods were not landed from the steamer Honolulu on January fifth, or any other date. A miscellaneous assortment of canned goods, sugar, flour, condensed milk and other articles of good numbering above 300 cases were landed, but were held by the British Government Customs authorities for payment of the duty on the sugar, and for the ascertainment of any payment of the duty when ascertained on the sugar content of the canned goods. It should be noted that these goods were relief supplies and not intended to be used in Ireland.

As to Number 2.—No flour whatsoever was consigned per the steamer Osage to the Cork Industrial Development Association for relief from the United States on February 12th, as alleged, or on any other date.

(Signed) J. L. FAWSITT,  
Irish Consul,  
5th April, 1921.

told Collins, I wanted to talk to both sides and I expected to go to Dublin Castle and British headquarters the same as I expected to see Sinn Feiners.

Collins face beamed and he was thinking of General Macreedy. "Poor fellow," he said, "he is a prisoner up there at headquarters. When you see him give him my sympathy."

The Sinn Feiners, I find, have great respect for General Macreedy and they invariably ask personal questions about him. They think he is a human kind and tries to be fair and they place little blame for the British policy in Ireland upon him. If Macreedy could determine the British policy in Ireland, the problem would be settled, but I doubt whether Collins believes it, because he is the last man to think of surrender or compromise.

## MACSWINEY'S PARENTS WERE MARRIED IN LONDON

SISTER OF THE MARTYRED LORD MAYOR GIVES SOME DETAILS CONCERNING HIS FAMILY.

Portland, Ore., March 17.—The following interview given to Fred Lockley by Miss Mary MacSwiney appeared in the Oregon Journal:

This being St. Patrick's Day, I know of no more appropriate subject to discuss than Miss Mary MacSwiney, a recent visitor to Portland from the Emerald Isle. She is a sister of Terence MacSwiney, the former Lord Mayor of Cork. Through the kindness of Miss Katherine Flanagan, secretary to Miss MacSwiney, I was able to spend an hour with Miss MacSwiney last Sunday.

"I am glad to have the opportunity of telling you about conditions in Ireland," said Miss MacSwiney, "for through you I can deliver the message to thousands whom I could not otherwise reach."

"You are going to speak tonight at the Auditorium and there you will discuss the question nearest your heart," Miss MacSwiney said: "So let's not get into the subject, but just have a friendly chat and you can tell me about yourself and the folks back home. In what part of Ireland were you born?"

"Do I have to tell that?" asked Miss MacSwiney. "Well, I was born in London, but that doesn't make me English. It's what you are willing to do for a cause and not where you were born that counts. The people of Ireland are passionately devoted to England, the Emperor, the President of our republic, because of his sincerity of purpose and his devotion to the cause; and yet he was born in your country. His father, Kate Coll, was born in Ireland, and he was born in New-York city."

## MOTHER BORN IN LONDON

"My mother, whose maiden name was Mary Wilkinson, was born in London of Irish parents. My father thought it best to go to London after the attempt of the Fenian Brotherhood to establish a republic in Ireland. In London he met and married my mother, and there I was born. My father, John Terence MacSwiney, was born at Cookstown, which has been the home of his people since the fourteenth century. Cromwell took out lands away from us and gave them to one of his troopers. Lord Brandon eventually came into possession of much of our land. At last we repurchased a part of our original holdings, and there my father was born. There are nine of us children, seven of whom lived to maturity. Of these seven, four were girls, of whom I am the eldest, and three boys. My father was a tobacco manufacturer. As a girl I was delicate, though you would never think it to look at me now. I didn't go to school until I was 15, for a good bit of the time I was that on my back and could not study. I studied at home, so I was able to pass the university examinations, however."

"You ask me how the people of England feel toward recognizing the Irish Republic. Here in America you have no way of learning how the common people of England feel, for the England you know is the England of the Balfours, the Churchills, the Cecilis and other hereditary and aristocratic ruling families of the country. The aristocrats who still control the legislative machinery of England, are bitterly opposed to the independence of Ireland. Lloyd George is not one of the patriotic rulers of England. He is a plebeian who is being used for the purposes and will be cast aside by the real rulers of England when the need for his services is over."

## ARREST OF SEAN MACSWINEY.

"The soldiers of England and the sailors of the Irish Republic are having pitched battles in my unhappy country and the green of Ireland's sod is being dyed with

the red wine of the youth of our Irish lads and the troops of Great Britain. John, my youngest brother, was arrested three weeks ago on a charge of killing British soldiers. He refused to fight for England. He went to Canada, where he was arrested and imprisoned for 17 months because he would not serve in the Canadian forces. When he was released he went to Akron O., where he worked till last June, when he went over to Ireland on the yacht. Our people refuse to use British passports. Our men go as coal passers and many another way. Last June he came home to Ireland and joined the republican army.

"I don't need to tell you that Irishmen can fight. There is none better at any kind of fighting. Shall we be able to establish an Irish Republic? For two years the only Government the people of Ireland have obeyed has been our own Government. Our Parliament meets regularly, in spite of the fact that the members have a price upon their heads and in spite of the fact that many of our leaders are in prison. If your country will recognize us the other countries will fall into line and the pressure of public opinion will be so great that England's Tory rulers will let Ireland become self-governing. We have wanted to regain our independence for centuries. Why not let us try to paddle our own canoe. If England will only stop rocking the boat we shall be able to sail a straight course."

"You cannot gainsay the fact that Ireland is a rich fertile country, nor can you deny the fact that the Irish forge ahead here in America. There is something radically wrong when a country of 9,000,000 people sends off emigrants for other lands, till barely 4,000,000 remain in their native land. A free Ireland will mean restored population and prosperity for our country. We want to be a self-determining, self-governing and self-respecting nation, and as God is my witness, we shall not rest till we have accomplished our purpose."

## List of Montreal subscribers to Relief Fund

ROGER CASEMENT BRANCH.

Messrs. F. A. Bussiere, 85; Jos. O'Brien, 825; M. Brennan, 85; G. McMahon, 85; E. P. Wright, 85; T. Donohue, 85; P. Donohue, 85; E. Russell, 85; E. Quinn, 810; E. C. Elliott, 85; J. J. Connolly, 85; N. McCallum, 85; H. Zinsstag, 85; W. Hinchey, 810; M. Hughes, 810; J. E. Walsh, 85; D. Farrell, 85; Walsh & Aulcraig, 825; J. McCaffrey, 85; P. F. McCaffrey, 810; W. D. Downey, 810; M. D. Carroll, 825; H. Costello, 85; Joo. O'Neill, 85; W. P. Kennedy, 85; Miss Tobin, 85; Miss M. McDonald, 81; Mr. Scully, 85; Mr. J. Butler, 81; Mr. Lully, 81; Mr. P. McGee, 810; Mr. P. Malone, 810; Jas. Murphy, 85; Miss S. Farrell, 82; P. O'Brien, 85; W. Long, 85; L. McInerney, 85; P. J. Cooney, 810; The Claridge Hotel Co., 825; F. Fleming, 85; T. Duggan, 810; H. James, 85; M. Smith, 83; M. J. Cuddy, 810; J. J. Burke, 85; J. L. King, 810; E. J. Evan, 81; D. L. Oliver, 81; W. J. King, 81; E. Cunningham, 81; Chas. Heffernan, 81; W. P. O'Brien, 81; J. Tobin, 82; C. J. Breen, 82; J. R. Beck, 82; M. Arahill, 85; J. F. Brennan, 85; P. Keane, 825; Gustave J. Puerth, 8100; H. J. Tribue, K.C., 8100; R. E. Cox, 850; P. Mullin, 810; T. P. Crowe, 820; Mr. McCarthy, 85; Mrs. C. A. McKee, 85; Miss M. Montgomery, 50 cents; Miss N. Hoyle, 50 cents; Miss F. Derbyshire, 50 cents; Miss M. Osborne, 50 cents; Miss S. H. Murray, 840; Mrs. Contant, 81; Mrs. Bastien, 85; Mrs. W. J. Coleman, 85; Miss M. Enright, 82; Miss Bolton, 85; Mrs. McGuire, 82; Miss A. Nash, 81; Miss S. Nash, 82; Miss N. McDonald, 81; Miss E. Burke, 82; F. Kennedy, 81; Mrs. B. Burdett, 81; Mr. Cooper, 85; Miss E. O'Farrell, 81; Miss L. Mowat, 81; R. G. Daniels, 81; Mrs. Donald, 82; Miss J. Ivers, 81; Mrs. N. M. Symonds, 820; Miss N. McConville, 82; Jas. Gahan, 85; Mrs. J. Wall, 85; M. Reihan, 82; A. Doyle, 82; P. J. Donegan, 85; Mrs. A. McDonald, 81; G. E. A. Leitch, 810; J. H. Ducaudou, 82; T. W. Kane, 815; P. Kenchan, 825; Blacklock Brothers, 810; T. J. Kavanagh, 810; Mrs. P. Ryan, 85; J. McShane, 810; G. Stewart, 85; Wm. Naughton, 85; Rev. Brithier, P. B. Boyce, 8100; E. Nugent, 85; R. J. Byrne, 810; W. P. Harlow, 85; Mrs. K. Harvey, 810; T. Kilfeather, 810; Miss B. McShane, 85; Miss M. Giblin, 85; Owen Call, 82; Mr. McGrath, 810; Geo. Graham, 85; Henry Galehouse and Son, 85; A. R. Holden, 850; Thos. McKeever, 85; Edw. Rogers, 83; M. Cassen, 85; K. Murphy, 85; Miss, 85; Miss McVeigh, 82; Mrs. O. H. Tansey, 82; D. Maloney,

femme priait tout haut. Je lui dis doucement : —Où est-ce que l'abbé Delmege est enterré? —Ici même, dit-elle en montrant la terre. Que Dieu ait son âme ! —Vous le connaissiez? —Si je le connaissais ! Voyez donc, dit-elle en montrant le tricot de l'enfant. C'est le dernier cadeau qu'il m'a fait, Monsieur l'abbé. Que le bon Dieu lui soit propice, à ce bon prêtre !

Sœur Eulalie peut être satisfaite : les pauvres l'ont aimé réellement.

Je passai dans le sanctuaire et copiai pour mes lecteurs, dans le crépuscule d'été, l'inscription latine gravée sur une plaque de marbre incrustée dans le mur.

La voici :

HIC JACENT  
OSSA  
ADM. REV. LUCAE DELMEGE  
OLIM IN SUO COLLEGIO LAUREATI  
NUPER UJUS ECCLESIAE RECTORI  
NATUS OCT. 12. 1854  
OBIT NOV. 20. 1898  
AMAVIT LABORAVIT VIXIT  
REQUIESCAT

C'est la composition de l'abbé Martin. J'aurais aimé à y ajouter un autre mot : mais je n'ai pas pu trouver l'équivalent latin. En tout cas, l'abbé Martin ne l'aurait pas permis; car il ne voulait pas admettre de perplexité chez Luc.

Pauvre Luc ! Cela lui est bien égal maintenant. Il a vu depuis longtemps dans le miroir de l'Infini la solution de la grande énigme.

(Fin)

## SERVICE DE LIBRAIRIE du "DEVOIR"

Les lecteurs du "Devoir" trouveront les ouvrages suivants au service de librairie du "Devoir" :

RESISTANCE AUX LOIS INJUSTES (LA)	par le R.P. A. M. Mignault...	1.78
SEMAINE SOCIALE DU CANADA...	...	1.60
CHEZ NOS ANCIENS	par l'abbé Lionel Groulx...	.55
AU COEUR DE L'HISTOIRE	par L. R. de Lorimier...	2.08
BRINS D'HERBE	par Monique...	.83
NOS VOYAGEURS	par le R.P. E. Lecompte...	1.30
LENDEMAINS DE CONQUÊTE	par l'abbé L. Groulx...	.95
SILHOUETTES PAROISSIALES	par le R.P. Louis Lalonde...	.80
AUTOUR DE LA MAISON	par Michelle LeNormand...	.55
COULEUR DU TEMPS	par Michelle LeNormand...	.30
LETTRES DE FADETTÉ	3e et 4e séries (chacune)...	.55
MANUEL DE LA GARDE-MALADE DE L'HOTEL-DIEU	...	2.08
THE BIRTHRIGHT	par Arthur Hawkes...	3.25
CHOC (LE) (traduction du GLASH)	par Ernest Bilodeau...	1.60
RECITS LAURENTIENS	par le R.F. Marie-Victorin...	.70
CROQUIS LAURENTIENS	par le R.F. Marie-Victorin...	.80
NAISSANCE D'UNE RACE (LA)	par l'abbé Lionel Groulx...	.80
JEAN-DANIEL DUMAS	par Francis J. Audet...	.80
UNE MAITRISE D'ART EN CANADA	par Emile Vaillancourt...	1.05
ANTHOLOGIE DES POETES CANADIENS	par Fournier et Asselin...	1.32
POUR QU'ON AIME LA GEOGRAPHIE	par Emile Miller...	1.31
COMEDIENS ET AMATEURS	par Eugène Lassalle...	1.06
VADE MECUM DE L'EMPLOYE DE BUREAU	par J. A. Fradette...	.65
QUESTION OUVRIERE AU CANADA (LA)	par Arthur St-Pierre...	.55
CHASSE AUX MILLIONS (LA)	par J. Chs. Harvey...	.27
CE QUE DIT LA JEUNESSE	...	1.06
EMBALEMENT (vers)	par l'abbé Apollinaire Gingras...	.27
NUANCES (billets du soir)	par Yvonne Charette...	.95
HISTOIRE DU CANADA	par l'abbé A. Desrosiers et C. Bertrand...	1.60
CHEZ NOUS	par Adjuitor Rivard...	.65
GLANURES CANADIENNES	...	.45
QUESTION SCOLAIRES	par Mgr Boss...	.25
BILLET DU SOIR (3e série)	par Albert Lozeau...	.55
CAP ETERNITE (LE) (vers)	par Charles Gill...	.80
EN VEILLANT AVEC LES PETITS DE CHEZ-NOUS	par l'abbé Gélinais...	.80
REFRAINS DE CHEZ-NOUS	...	.12

Le prix indiqué comprend les frais d'envoi, par poste, pour chaque unité.

Adresser toutes les commandes, avec remise par chèque au pair, mandat ou bon-paste, au

## SERVICE DE LIBRAIRIE "LE DEVOIR"

43, RUE SAINT-VINCENT, MONTREAL.

55; W. D. Richardson, 85; Mrs. Jas. Clarke, 8100; T. O'Connell, 850; J. Lynch, 850; D. F. Sheedy, 825; Mrs. O'Flaherty, 825; Miss O'Flaherty, 820; E. Brennan, 810; Mrs. O'Loughlin, 810; F. Heavers, 810; T. T. Slattery, 810; T. Butler, 810; Miss F. McAndrew, 810; Mrs. Edwards, 85; Miss M. Bradley, 810; M. J. Casey, 85; Misses McGaffrey, 85; Mrs. Latimer, 85; T. McCracken, 85; F. O'Nn. Dillon, 85; Jas. Savage, 85; Jno. Chambers, 85; M. Cuddihy, 85; W. P. Lunny, 85; T. Hanley, 85; M. Scullin, 85; J. Kiely, 85; D. McAndrew, 85; Mr. and Mrs. Giblin, 85; Mrs. J. Bradley, 85; Mrs. C. Gallagher, 85; Misses Gallagher, 85; Mrs. Dore, 85; C. Sigretto, 85; Mrs. Payette, 85.

## Irish Products League

To promote Irish marketing of Irish-made goods the Irish Products' League has been launched. It is founded by leading citizens of Cork. The patrons include the Bishop of Cork, the Lord Mayor of Cork, the President of University College, and Mr. de Roiste, one of the city members. The Bishop is President of the Advisory Council. The programme of the League is modelled on that of the Famine. Each member is pledged to buy only Irish goods to the best of his ability, and there is a badge with the Irish letter E the initial of Eire. There is need for such a League, for his food, producing country imports cheaper foreign food to the value of \$5-12 millions yearly—equivalent to close on half the value of its food exports; and imports foreign manufactured goods value 78 millions. Branches are to be formed as far as possible in every parish. We do not notice among the lists of members of the governing bodies or committees the name of a woman. Gentlemen can do a good deal to promote and foster the buying and selling of Irish goods, but as regards the bulk of the purchases, namely, those for the home, the real arbiter is herself. This omission can be easily remedied, and we hope that the mistress of every home will join the League and carry out its pledge. The idea is an excellent one. It has influential backing and every man and woman should join the branches forthwith. The home market is the best of all markets and if Irish men and Irish women all buy Irish-made goods to the best of their power, the home market is secure. The foundation of a strong internal trade for home products of factory and field will inevitably lead the way to a sound export trade as well.

## Kerry Horror

Still another sensational happening is reported from Co. Kerry. Following the occurrence in Tralee on Saturday night, when St. John's Church was the objective of machine-gun fire from the new Presbytery, recently commanded by Auxiliary forces, it was learned on Monday, that a young man named William McCarthy, aged 26, of Lixnaw, known as "Sonny McCarthy," had been shot dead on the Green on Saturday.

Deceased, who was a clerical student, before being appointed Organiser for the Kerry Farmers' Association, was one of the most popular young men in Kerry.

Inquiries Monday disclosed the fact that deceased was taken from the Railway Hotel, Tralee, at 4.30 on Saturday evening, by four members of Crown forces in civilian clothes. He was with some friends when those four men came in and singled out deceased. They searched him, handed him his drink, to have it finished, which he did, and took him off.

The whole affair is wrapped in mystery, as nobody seems to know when and how the tragedy occurred.

The police version of the tragedy is that while deceased was being conveyed from the barracks to jail, through the green, they were fired on, and that McCarthy was shot, trying to escape.

## WOMAN'S APPEAL

MESSAGE TO U. S. PRESIDENT'S WIFE - NATIONAL CRISIS.

Women of America Asked for Aid.

Following is the text of a message sent to Mrs. Harding, wife of the President of the United States, by Mrs. A. S. Green, Mrs. Geo. Russell, Mrs. Lionel Smith-Gordon, (daughter of U. S. Senator Fletcher), Miss Susan Mitchell and Lady Gregory.

We whose hearts are made heavy by the present suffering of thousands of women in Ireland, appeal through you to the 30,000,000 women of America for sympathy with the Women of Ireland. In a National crisis, heavy

## La chute

L'Autriche est tombée dans la plus profonde misère. Elle est obligée de faire argent de tout. Schoenbrunn, le palais d'été de l'empereur François-Joseph, est devenu un restaurant à l'usage des touristes.

Le Schwarzenberg Casino, qui passait pour être le plus beau des clubs militaires en Europe, n'est qu'un simple café.

Enfin, la salle du trône, à la Hofburg, a été convertie en salle de bal. Nient à danser qui veut moyennant un droit d'entrée. "Sunt lacrymae rerum"

## La différence

Quand on dit d'un homme qu'il est épaïs, cela veut dire qu'il n'est pas fort, intelligent. Si l'on dit qu'il n'est pas épaïs, ce qui se dit ainsi ces gens est encore plus juste des journaux. Le Devoir n'est pas un journal épaïs.

# VIE SPORTIVE

## SPORT POPULAIRE EN FRANCE ET EN ANGLETERRE

Si la Coupe de France remporte un très grand succès auprès des clubs de football comme des spectateurs, elle reste cependant encore très loin de la Coupe d'Angleterre, dont la vogue, de l'autre côté de la Manche, est inouïe. Tous les insulaires se passionnent pour ce championnat par élimination : la moyenne des spectateurs pour chaque match de quart de finale ou demi-finale, varie entre 50,000 et 60,000. La finale attire une foule de 120,000 personnes. Cette année, comme l'an dernier, du reste, la finale de la Coupe d'Angleterre a lieu à Londres. Si le club londonien Tottenham Hotspur, qui est un des quatre demi-finalistes et le grand favori à l'épreuve, se qualifie pour cette rencontre, on croit que le public dépassera 100,000 spectateurs.

Entre toutes les compétitions de football association, la "Challenge Cup" est de beaucoup la plus importante. Elle n'a pas, en effet, le seul privilège de faire accourir vers les terrains de jeux les foules sportives de l'Angleterre : son prestige, son rayonnement — si je puis m'exprimer ainsi — dépassent les frontières de la Grande-Bretagne et s'étendent sur tout le territoire de l'ancien continent.

Il n'est pas un fervent du ballon rond qui ne suive avec un intérêt soutenu les différentes phases de la compétition, phases dont le mode éliminatoire accroît encore l'attrait.

Pour nous, Français, la "Challenge Cup" a le mérite de mettre aux prises les belles équipes professionnelles et de nous éblouir par les chiffres considérables des spectateurs rassemblés et des recettes réalisées : pour l'Angleterre, elle constitue une partie importante de l'activité du pays ; elle relève en quelque sorte du patrimoine national. Pour l'Anglais, c'est l'épreuve classique par excellence.

Le jour où se dispute la finale de la "Challenge Cup" est un jour de fête comme le sont, en France, les jours de Pâques ou de la Pentecôte.

Il y a une joie semblable dans l'air. Il y a un empressement, un élan, une similitude vers le lieu où se déroulera l'ultime bataille.

Les chemins de fer, les autobus, tous les moyens de locomotion débordent sans arrêt de nouveaux arrivants.

Aux premières heures du jour, les portes sont déjà assiégées par une longue théorie de fidèles, enthousiastes, de connaisseurs.

Et, désireux de s'assurer les meilleures places, ils demeurent par la pluie ou le soleil ardent, par la bise ou le tiraillement. De temps en temps, ils tirent de leurs poches quelques aliments destinés à les reconforter durant leur faction.

C'est une perspective peu agréable, lassante que celle de se morfondre ainsi. Qu'importe! L'ouverture des issues effacera immédiatement toute impression de fatigue.

Un vieux joueur, dix-neuf fois international, N. C. Bailey, des "Old Westminster and Clapham Rovers", disait un jour : "Les touchants légers de nos ancêtres vont mourir. Nos petits-enfants ne les exigent plus de nous. Ils préféreront connaître tous les détails des grands matches de Coupe".

An fond, et pour une fois, les petits enfants ont raison, car les péripéties de la "Challenge Cup", narquées par ceux qui les voient, constituent les plus émouvants comme aussi les plus instructifs des spectacles... vrais.

Ces histoires valent d'autant mieux d'être rapportées qu'elles s'apparentent directement à l'histoire sportive de l'Angleterre et plus intimement, très intimement même, à l'histoire du football association en Grande-Bretagne.

LA PREMIERE COUPE

Le sport du ballon rond date, en Angleterre, de 1863. Jusque-là, on pratiquait le football, mais chaque région, voire chaque ville, adoptait des tactiques, des règles, des formations d'équipes différentes et incompatibles.

A partir du 26 octobre 1863, jour où naquit la "Football-Association", on commença à mettre un peu d'ordre dans cette Babel sportive.

Des épreuves locales, des championnats de peu d'envergure s'organisaient. Cet état de choses, ce piètrement sur place persista jusqu'en 1871.

A ce moment, quelques frénétiques de "l'assoce" délibérèrent sur la nécessité de créer une épreuve dépassant les limites du cadre dans lequel se contentait alors le football.

L'idée rencontrée des assentiments favorables et le 21 juillet 1871, à Londres, une réunion décida le lancement de la "Challenge Cup."

Séance mémorable que celle-là! Mémorable... amusante à considérer aujourd'hui, car si, à cette époque, la nouvelle fédération se considérait comme riche de promesses, la réalité s'obstina à se rappeler qu'elle était beaucoup moins sur le chapitre des finances.

Naturellement, pour instituer une coupe, il fallait... une coupe. En vue de son achat, on recourut à une collecte parmi les clubs et les gens de bonne volonté. La collecte permit de procéder à l'acquisition du premier trophée. Il coûta 25 livres, soit 625 francs environ, car, à ce moment la livre n'équivalait pas à la somme fantaisiste d'aujourd'hui et permettait au franc de se tenir à peu près au pair.

Pour ce début, quinze clubs s'inscrivirent.

LE PARENT PAUVRE ET LOIN TAUN.

Le Queen's Park, club de Glasgow, figurait parmi les engagés. Malheureusement pour lui, les voyages n'étaient encore ni très aisés ni très rapides. Puis Glasgow

Londres représentait un important département. La caisse du club sonnait le creux.

Or, l'esprit sportif régnait — plus que de nos jours, peut-être — et, comme le budget du Queen's n'existait qu'à l'état de mention, les autres compétiteurs de la Coupe — ce trait n'est-il pas admirable! — demandèrent que leur concurrent d'Ecosse — un concurrent capable de les battre tous — ne soit par fortifié et qu'on le qualifie d'office pour les demi-finales.

Queen's Park accomplit le voyage grâce à une collecte à Glasgow.

Un autre avatar attendait les Ecosais. Opposés aux Wanderers, ils ne se laisserent pas vaincre mais ne parvinrent pas à battre leurs adversaires en dépit de plusieurs prolongations.

Deux solutions s'offrirent à eux : ou rester à Londres jusqu'au "replay", ou revenir pour cette nouvelle rencontre. La question financière intervint à nouveau d'une façon intransigente et le "onze" de Glasgow laissa la victoire aux Wanderers.

Ces derniers jouèrent la finale contre le Royal Engineers qui succomba, le 16 mars 1872 à Kennington Oval, par 1 but à 0. P. Betts fut l'honneur de marquer le premier but dans la première finale de la Coupe d'Angleterre.

Quelle fut la composition exacte de l'équipe ouvrant le palmarès de la compétition? Il est malaisé de la connaître avec certitude. Les gazettes de l'époque n'en font pas mention; les annuaires actuels donnent la nomenclature des joueurs par ordre alphabétique.

La saison suivante, quatorze clubs s'inscrivirent et la Coupe resta à eux Wanderers.

En 1874-75, Sheffield et le Shropshire Wanderers représentèrent, dans la Coupe, le Nord et le Centre. Détail amusant; opposés l'un à l'autre, ces deux clubs jouèrent trois matches sans obtenir un résultat décisif. Rebutés, ils décidèrent de recourir au tirage au sort pour les départager.

Dès lors, le nombre des engagés s'accroît chaque année; la vogue, la popularité de la Coupe étaient assurées.

REGLEMENT DE JADIS ET D'AUJOURD'HUI

Les règlements initiaux de la "Challenge Cup" offraient un caractère très rudimentaire. Ils stipulaient notamment que tous les clubs pouvaient participer à l'épreuve sur un même pied d'égalité. Personne n'était exempt sauf en des circonstances spéciales; le cas du Queen's, rapporté plus haut, est du nombre.

Pour le premier et le second, tous les soucis de choisir les terrains revenaient aux capitaines et ces derniers demandaient au tirage au sort de le départager.

Après le second tour, toutes les rencontres se déroulaient sur le terrain de Kennington Oval. Progressivement, les règlements se modifièrent, se conformèrent aux circonstances, s'adaptèrent aux exigences de l'heure.

De ces étapes successives est sorti un ensemble de statuts où tout est prévu, un ensemble modèle.

Donnons-en les principes essentiels.

La formule qui dirige les rencontres est éliminatoire. N'importe quel club a le droit d'envoyer son inscription, mais, de son côté, la Fédération a le pouvoir d'annuler l'engagement d'une société dont les mérites ne sont pas prouvés ou dont la correction est insuffisante.

Les quatre clubs demi-finalistes de la saison précédente sont qualifiés d'office. Sont qualifiés de même quarante-huit clubs appartenant aux divisions 2 et 3. Ces cinquante-deux clubs n'ont pas à entrer en lice avec la terminaison de la "Compétition de Qualification". Voici en quoi consiste cette dernière :

Vingt-quatre concurrents sont sélectionnés par le Conseil et exemptés jusqu'au quatrième tour de la Compétition de Qualification.

Les autres sociétés sont réparties suivant vingt-quatre divisions géographiques. Les sociétés qui s'inscrivent jusqu'au moment où chaque division ne possède plus qu'un représentant.

Les vingt-quatre sélectionnés jouent contre ces vingt-quatre représentants ; lorsque douze clubs demeurent en course, on les ajoute aux cinquante-deux qualifiés d'office et la compétition proprement dite commence.

Afin d'éviter toute contestation, les clubs rencontrent huit jours à l'avance, à la Fédération, les noms de leurs équipiers et des remplaçants éventuels afin que la Fédération s'assure de leur qualification régulière.

Le chiffre de soixante-quatre clubs descend à trente-deux après le premier tour, à seize après le second, à huit après le troisième, etc.

Avant 1915, Crystal Palace voyait se dérouler tous les ans la finale de la Coupe et c'est pourquoi il est intéressant d'examiner les comptes se rapportant à ce terrain, afin de se faire une idée et du nombre de spectateurs et des recettes.

Pour la période qui s'étend de 1905 à 1914 nous constatons que les dix finales rassemblèrent 801,938 spectateurs, soit une moyenne de plus de 80,000 spectateurs à chaque fois.

En 1905, 101,117 personnes assistaient au match Aston Villa contre Newcastle et, coïncidence curieuse, c'est avec Aston en finale que nous voyons battre le record des entrées, quelquefois années plus tard, en 1915, 012,081 places furent délivrées.

Les recettes, toujours pour le même nombre de finales, formaient un total de 1,736,105 francs, totalité dans laquelle 1905 s'inscrit pour 194,625 francs et 1914 pour 235,150 francs.

Il est certain que, cette saison, on enregistrera une chute sérieuse des records. Les matches du début ont

déjà prouvé que l'engouement du public s'affaiblissait plus que jamais. Les clubs ont réalisé des recettes inattendues et certains terrains, tel celui de Tottenham, enregistré régulièrement plus de 50,000 entrées à chaque fois.

### L'inauguration de la saison de nos semi-professionnels

La saison du baseball s'ouvrira aujourd'hui à Montréal. Selon toute apparence tout fait prévoir qu'il y aura mille sur deux terrains, à celui du Mile-End et à celui de Casse-cou, pour les parties d'ouverture.

Le président Narbonne a complété les derniers préparatifs et la première séance de la Ligue de baseball de la Cité sera sans doute un succès complet. Les batteries des huit clubs pour la circonstance seront probablement les suivantes :

A Maisonneuve : Métropolitain, Duchesnil, Henri Clément et Duplessis.

Athlétique : Eugène Grenier, Rosaire Larivière, Pigeon, Gaston Larivière et Greenlough.

Saint-Arsène : Swinton Johnson, Jean Olivier, Gingras et Marion.

Greenest : Jean Dubuc et Williams.

Au terrain des Shamrocks, Mile-End : Lachine; Desforges et Desjardins, Indiens; Main Fraser, Maxwell et Mullen.

Saint-Henri : Pierre Daoust, Calvert et Fortin.

Royal Canadien : Ph. Brault, Unsworth et Archambault.

Ubaldo Rose, gérant du Saint-Arsène, a une confiance illimitée dans le lanceur Johnson qui était la saison dernière avec Grand'Mercure et croit que ce joueur sera l'une des étoiles de la Ligue de la Cité de Montréal cette saison.

Au terrain des Shamrocks, l'échevin Carmel lancera la première balle. Au terrain du National, l'échevin Desroches sera le lanceur honoraire.

Les huit clubs de la Ligue n'attendent que le signal d'entrer en scène.

### La pêche à la truite dans les Laurentides

Dans quelques jours, la saison de la pêche à la truite battra son plein dans la province de Québec et nous verrons de nouveau les fervents du bambou se diriger, chacun vers son endroit de prédilection, pour se lancer à la poursuite des belles pièces que recèlent nos lacs et nos rivières. Notre province, avec ses

acs innombrables, dont la surface totale est de 3,500,000, et ses rivières non moins nombreuses, est renommée aujourd'hui comme le paradis des pêcheurs, non seulement chez-nous, mais encore des états de la république voisine, qui savent apprécier ses beautés naturelles à leur juste valeur, et les avantages qu'elle offre au point de vue sportif. Il ne faut donc pas s'étonner de voir affluer chaque année de ce côté et de la frontière, pêcheurs et chasseurs avides de voir de grand air dans un cadre riche de toutes les splendeurs que la Nature se plaît parfois à étaler.

Des diverses régions fréquentées par les pêcheurs à la ligne dans la province, celle des montagnes Laurentides, au nord du Saint-Laurent, est sûrement la plus populaire, et celle qui offre les résultats les plus certains grâce à l'abondance du poisson dans ses lacs et ses rivières. Les lignes de chemins de fer qui conduisent, soit au lac Saint-Jean, dans le haut Saint-Maurice, à Mont-Laurier ou dans la Gatineau, mettent à proximité de ceux qui passionne la pêche à la truite, des centaines d'endroits non moins intéressants les uns que les autres, et où de fructueuses excursions peuvent être faites au printemps et à l'automne.

La ligne qui dessert les Laurentides au nord de Montréal, jusqu'à Mont-Laurier, ouvre un district particulièrement idéal pour le pêcheur parce qu'il renferme des lacs dont les eaux sont excessivement poissonneuses, en dépit de leur accès relativement facile, qui permet à un grand nombre de gens de les visiter chaque année. Parmi ces lacs nous pouvons mentionner ceux de l'environ de Sainte-Marguerite, de Sainte-Agathe, du lac Archambault de Saint-Faustin, du merveilleux lac Tremblant, de Labelle, du lac Chénoua et de Nominique.

Une expédition organisée dans le cours de mai, juin ou septembre dans l'un ou l'autre de ces endroits est assurée du succès, malgré qu'on prétende que certains milieux que les lacs du Nord n'offrent souvent que du déappointement. Ceux qui partagent cette opinion sont probablement allés pêcher dans la mauvaise saison. — ne s'y sont pas pris de la bonne manière. Le pêcheur qui par exemple, s'amène en juillet nu-nu de tous les engins possibles, au moment où le poisson affectionne les grands fonds, ne doit pas conclure qu'il n'y a pas de succès, qu'il n'y a plus rien dans les lacs des Laurentides. Qu'il s'aie les avis des pêcheurs d'expérience, et il reviendra certainement de son erreur.

**Royal Canada à Sainte-Anne.**

Dimanche prochain, le Royal Canada ouvrira la saison de baseball à Sainte-Anne de Bellevue, avec le Garden City de cette place. Il va s'en dire que cette partie sera très animée, car chaque équipe désire commencer la saison par une victoire. Le Royal Canada fera son grand possible pour sortir victorieux. La batterie fera son grand possible pour sortir victorieux. La batterie du Blue Sox se composera de Gervais et Guenet, ce dernier fera son début pour le Blue Sox. Il va s'en dire qu'avec une telle batterie le Royal Canada devra sortir victorieux. De son côté le Garden City promet à ses partisans d'ouvrir la saison avec une victoire.

Le Royal Canada aura une grande pratique cet après-midi, à 2-12 heures au parc Lafontaine, pour se mettre en forme pour le dimanche suivant. Donc, chaque joueur se fera un devoir d'être présent à l'heure mentionnée.

L'équipe sera choisie d'après la capacité de chaque joueur.

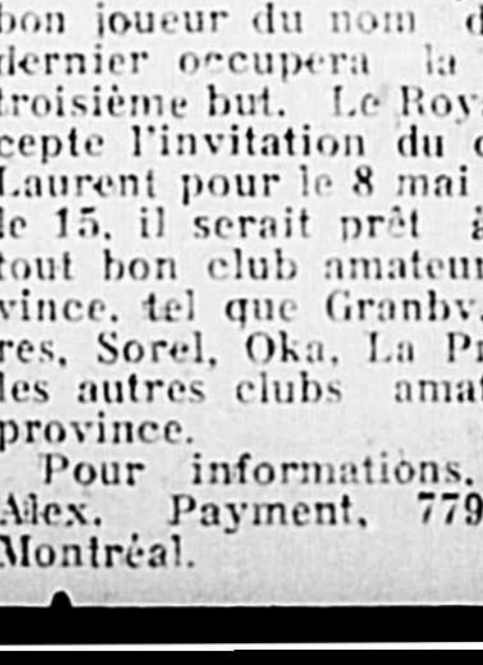
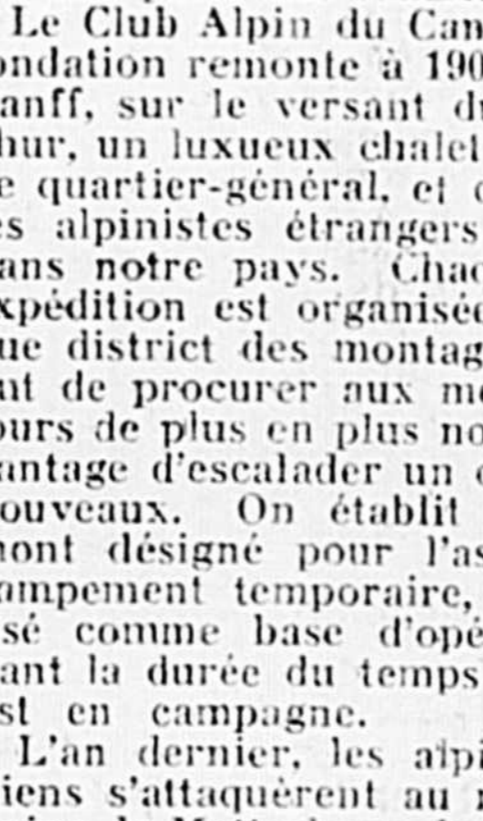
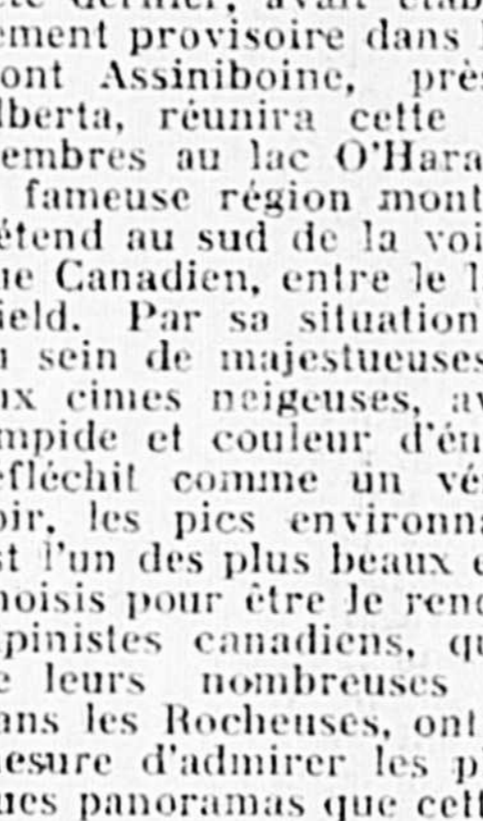
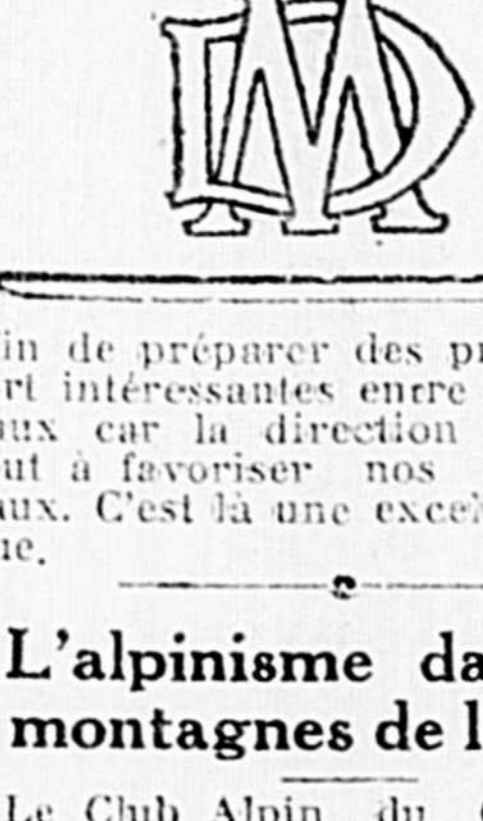
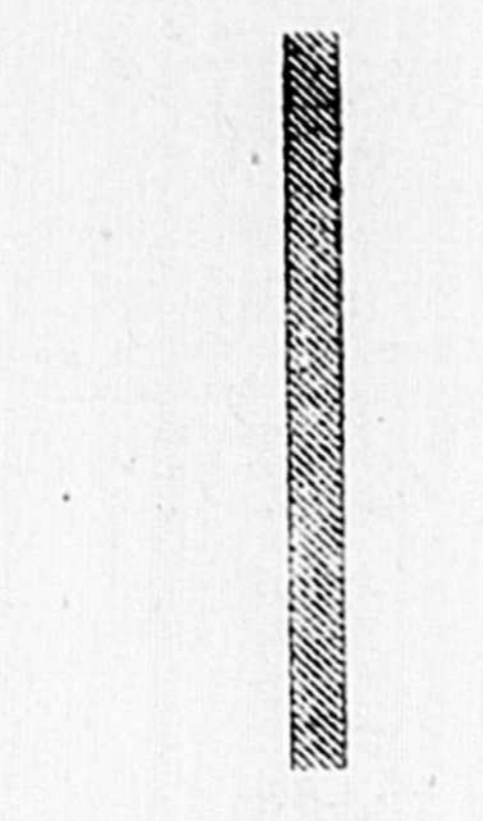
A. Payment, gérant du Blue Sox, vient de faire l'acquisition d'un bon joueur du nom de Saura; ce dernier occupera la position de troisième but. Le Royal Canada accepte l'invitation du collège Saint-Laurent pour le 8 mai et étant donné que le 15 il sera prêt à rencontrer tout bon club amateur de la province, tel que Granby, Trois-Rivières, Sorel, Oka, La Prairie et tous les autres clubs amateurs de la province.

Pour informations, s'adresser à Alex. Payment, 779 Marquette, Montréal.

### Solly Young Green aura à faire face à Dick Loadman

Le Club Athlétique Regal organise une grande soirée athlétique pour lundi soir prochain, au Mont-Laurier National, dans le cadre de combats de boxe s'ront mis à l'affiche et tout porte à croire que cette séance attirera tout ce que Montréal compte d'amateurs du sport de la boxe. Le seul fait que Solly Young Green est à l'affiche assure une assistance considérable et ce qui est plus, c'est que le frère de Louis Greenbaum sera opposé à un rude adversaire. En effet Solly devra résister ses forces contre Dick Loadman, de Buffalo et tous ceux qui ont déjà vu l'Américain à l'œuvre savent que c'est un batailleur de premier ordre et un boxeur de taille à vaincre le petit Juif. Loadman arrivera ici ce soir, et son gérant, Hugh Shannon, prétend que son protégé est en excellente condition. Chose certaine, c'est que les ferments de la bête verront une bataille contestée et fort mouvementée.

Jimmy McKinnie, qui a été retenu chez lui à cause de maladie, mais qui est maintenant rétabli, va se mettre immédiatement à l'œuvre.



## Goûtez et Comparez la Crème Glacée UNIC

est "Toujours la Meilleure"

### Montreal Dairy

Encouragez l'Industrie Nationale

Méfiez-vous des Cabaleurs

290 avenue Papineau

Tél. Est 1618-1361-7019

### CHRONIQUE D'ACTUALITE

A PROPOS DE L'ASSASSINAT DU PRESIDENT DATO — LE PROFESSEUR DE LA RUE VENTADOUR ET LES DEUX DAMES AUX MILLIONS.

Les os de Ferrer ont dû rebondir de joie aux dix-sept coups de revolver dont les assassins de Madrid ont criblé le président Dato. Les écoles d'anarchie, avec enseignement secret pour la suppression des personnes, dont le satanique professeur de la rue Ventadour avait projeté de couvrir son pays, n'auront pas été un rêve, et la Chronique manquera à sa mission en ne rappelant, ou en ne révélant pas ici, certains faits oubliés ou ignorés de notre histoire contemporaine.

Quelques années, après la guerre de 1870, un vieillard mourait à Versailles, en laissant à sa femme et à sa fille, Mme et Mlle X... une somme de plusieurs millions par testament. Une fortune de quatre millions. Très affaibli par l'âge et hanté par la crainte d'autres catastrophes, M. X... avait fini sa vie dans une retraite absolue, où toute sa préoccupation avait été d'amasser le plus d'or possible, en prévision de nouvelles calamités. On en retrouvait chez lui, après sa mort, pour plus de cinq cent mille francs!

Après ces lourdes années de tristesse, et le temps de leur deuil écoulé on conceit l'état d'esprit de Mme et de Mlle X., qui commençaient elle-même à ne plus être jeune. Ayant une belle fortune, de nombreux liens de famille, et fatiguées de leur existence de recluses, elles s'installèrent à Paris, dans un quartier bien vivant, rue Ventadour, où elles recevaient leurs parents et leurs amis, et leur présence, un jour, un certain M. Ferrer, un professeur d'espagnol, d'une physionomie plutôt équivoque, d'une assez jolie figure, mais avec des yeux fous, d'un noir et d'un feu singuliers, c'était un petit homme souriant et obsequieux, mais dont le sourire et l'obsequiosité sentaient l'ironie, ayant toujours l'air de s'effacer, mais avec une modestie joyeuse, et se flattant toujours les mains avec un mélange d'omerté et de malice.

Comment Mme et Mlle X... avaient-elles connu ce M. Ferrer? Aimait-elles les voyages et désireuses de s'initier dans les usages de certains pays, elles avaient, dans leur jeunesse, eu une annonce de leçons d'espagnol pour gens du monde, avaient écrit à l'adresse indiquée et vu arriver ainsi chez elles ce professeur Ferrer dont la personne et les manières avaient tout de suite exercé sur elles une véritable fascination. Plus il aurait de leur donner de confiance, et plus les séduisait.

On essayait bien quelquefois de les mettre en garde contre ce personnage qu'elles ne connaissaient pas et qui, décidément, semblait suspect, mais on se heurtait chez elles à de telles protestations qu'on renonçait à les avertir, et l'antipathie qu'il inspirait à tout le monde n'avait même fait qu'augmenter encore l'espèce d'amitié étrange et de confiance superstitieuse éprouvée pour lui par les deux femmes. Elles avaient fini par vivre complètement sous sa direction et répétaient à chaque instant :

— Qu'a dit "monsieur" Ferrer?... Il faudrait consulter "monsieur" Ferrer?... A-t-on parlé de l'affaire à "monsieur" Ferrer?...

Un jour Mme X... venait voir une de ses amies et lui disait en entrant : — Je viens vous faire mes adieux. Je pars pour Barcelone où je vais acheter une propriété pour établir une école. C'est une idée de notre ami M. Ferrer, avec qui je vais faire le voyage.

— Mais Mlle X... va aussi partir avec vous? — Non, elle ne vient pas, et si je voulais m'écouter je crois bien que je ne parterais pas non plus... Je faisais M. Ferrer aller seul passer la marche. Figurez-vous que j'idee me poursuit depuis hier que je ne reviendrai pas de ce voyage... Mais ce sont là des bêtises, et M. Ferrer veut absolument que je sois présente à l'affaire...

Quelques jours après, en effet, ils partaient pour Barcelone, descendant à l'hôtel et, la nuit même de leur arrivée, Mlle X... mourait de une crise foudroyante. Elle avait à coup d'affreux douleurs, elle demandait à grands cris un prêtre français ; on en trouvait un, et il était à peine là qu'elle rendait le dernier soupir.

Maurice TALMEYR.

### Il s'entraînera à Long Beach.

Paris, 23. — Georges Carpentier, le champion d'Europe, qui doit s'embarquer prochainement pour les Etats-Unis où il doit rencontrer Jack Dempsey, pour le championnat mondial des poids lourds, a décidé d'établir ses quartiers d'entraînement à Long Beach, de préférence à Summit, comme il avait d'abord décidé. Carpentier croit qu'il fera plus frais sur les bords de la mer que dans les montagnes Orange au mois de juin et c'est pourquoi il a décidé de s'entraîner à Long Beach. Carpentier a aussi demandé à Joe

## CHAPEAUX DE PRINTEMPS

Modèles Exclusifs et Distingués

NOUVELLES NUANCES

Castor — Quaker — Brun Noir — Souris — Brun Tabac — Perle

NOS PRIX DE FABRIQUE

**\$3.45** et plus

Achez directement du fabricant et vous économiserez le profit de l'intermédiaire.

### ED. MICHAUD

Succ. de A. Signaud, Reg'd.

11, RUE BLEURY

Près Craig.

Faites Nettoyer et Remodeler vos Chapeaux de Feutre et Panama par les Seuls Chapeliers Experts.

### SEMENCES DERY

Les plus populaires du pays.

Nos variétés de graines et plantes sont spécialement adaptées pour notre climat.

109,000 Canadiens satisfaits

les sement annuellement.

GRATIS Catalogue Français de légumes, fleurs, grains de semence, gazon, rosiers, arbrisseaux, arbres fruitiers et d'ornementation, insecticides, engrais, incubateurs, etc., etc. Demandez notre catalogue.

### Hector L. Dery

17-Est, Notre-Dame MONTREAL

Tél. Main 3036

Jeannette d'agir comme son entraîneur en chef et conseiller. Carpentier prétend que la bataille ne durera pas plus de quatre rounds, lequel soit le vainqueur.

### LES MEILLEURES MANIERES DE TROUSSER LA VOLAILLE ET LE GIBIER

Lorsque vous plumez une volaille, avez le plus grand soin de bien ôter tous les petits tuyaux.

Lorsque vous en viderez une, quelle qu'en soit l'espèce, avez les plus grandes précautions pour n'en pas crever le fiel, car il vous serait impossible de retirer l'amertume qu'en recevrait la chair, si cet accident arrivait. Ayez également soin de ne pas déchirer les intestins qui touchent au gésier; la malpropreté qu'il contient se répandrait à l'intérieur.

Ce journal est imprimé au No. 43 rue Saint-Vincent, à Montréal, par l'IMPRIMERIE POPULAIRE. La responsabilité ininterrompue de J. Beauchard, gérant.

TOUTES LES DERNIERES NOUVELLES DU SAMEDI

LE NATIONALISTE

Service télégraphique exclusif de la Presse Associée. Fils spéciaux avec Ottawa et Québec.

NOUVELLE NOTE aux ETATS-UNIS

L'Allemagne répond à la note américaine, refusant qu'Harding soit arbitre sur la question des réparations. — Une menace de crise.

Londres, 23 (S. P. A.). — L'Allemagne a répondu à la note des Etats-Unis qui désait que le gouvernement de Washington refusait d'arbitrer la question des réparations qui préoccupe actuellement l'Allemagne et les nations alliées.

Berlin, 23 (S. P. A.). — Une crise menace d'éclater dans le Cabinet allemand en conséquence du mécontentement qui règne parce que le gouvernement n'a pas consulté le parlement avant de demander au président Harding de servir d'arbitre entre l'Allemagne et les Alliés.

UNE PROPOSITION

Paris, 23 (S. P. A.). — Au lieu de convenir ou de refuser de transférer la réserve d'or de la Reichsbank en territoire occupé, selon la demande de la Commission des Réparations, l'Allemagne a dit qu'elle consentait à ne pas exporter ni à permettre d'exporter de l'or hors de l'Allemagne d'ici au 1er octobre.

Dans la réponse qu'elle a transmise aujourd'hui à la Commission, l'Allemagne déclare que sa contre-proposition protégerait tout aussi bien les Alliés, qui ont demandé le transfert de l'or pour la bonne raison que le paragraphe deuxième de l'article 248 du traité de Versailles, interdisant l'exportation de l'or allemand, cessera d'être en vigueur au 1er de mai.

REBELLION EN UKRAINE

Stockholm, 23 (S. P. A.). — La rébellion organisée contre le gouvernement bolchéviste russe en Ukraine s'accroît chaque jour davantage, suivant un télégramme reçu ici de Pétrograd. Les paysans qui participent à la révolte ont pris plusieurs villes situées entre le Dnieper et le Dniester, précisément dans la région où le mouvement insurrectionnel est le plus prononcé.

Les paysans ukrainiens commandés par le général Makno et opérant dans le district de Karkow, au sud de Karkow, ont coupé la voie ferrée qui va de Moscou en Crimée. Les Bolcheviki, eux, ont massé des troupes dans la région de Gomel et de Rechliza, au nord de Kiev, où ils ont été victorieux. Ils ont aussi assemblé des soldats aux alentours de Smolensk, au nord-est de Moscou, et ils terrorisent la population.

M. MONDOU DANS YAMASKA

M. le notaire Mondou, ancien député du comté d'Ottawa se présente dans Yamaska lors des prochaines élections partielles fixées au 28 mai prochain. Il a déclaré à l'un de nos amis qu'il se présenterait Mondou tout court, c'est-à-dire indépendant de tout groupe et de toute coterie politique quelconque et ne prenant pas le moindre engagement pour l'avenir, pas même celui de ne pas entrer dans le ministère. C'est, en somme, la meilleure façon de ne pas violer ses promesses électorales que de n'en pas faire.

ON VEND LE BAIN LAFONTAINE

On nous affirme que la ville annonce comme devant être vendue par la maison Brown le terrain de la rue Amherst, acheté naguère pour y construire un bain public à l'usage du quartier Lafontaine. On se rappelle que cette transaction fit quelque bruit et provoqua même une enquête du bureau des commissaires. Mais puisque le terrain était

AU REFORM CLUB

CAUSERIE DE M. C. W. TAYLOR, ANCIEN PRESIDENT DU CLUB. Le Reform Club avait pour hôte d'honneur, au déjeuner hebdomadaire de ce midi, M. C. W. Taylor, ex-président du Reform Club.

M. Taylor est d'humeur joviale. Il a engagé sa causerie de nombre d'historiettes, et les convives ont pu se dilater la tête de la plus joyeuse façon. Le titre de la causerie était "Le rôle du fermier dans la politique." M. Taylor n'a pas dit tendre pour les fermiers et ne leur pardonne pas de ne pas rentrer dans les cadres des partis nationaux particulièrement du parti libéral.

Le parti fermier n'est pas aussi nouveau qu'on le croit généralement. En 1894, il fut à la législature d'Ontario. Il députés agraires. Toutefois, tant que dura l'administration libérale, il n'y eut pas d'agitation, ni des fermiers-unis ni des travailleurs. Le gouvernement travaillait à donner justice à tout le monde. Mais avec l'avènement du parti conservateur et de sa politique exclusivement favoriste aux manufacturiers, le mouvement commença à se manifester. Puis un beau jour une association de l'ouest se forma. Elle n'eut tout d'abord qu'un but commercial. Ce fut celle des Grain Growers. L'association fit des affaires d'or et comme elle pouvait distribuer des dividendes, elle attira toute la sympathie des fermiers et décida de se constituer en corps politique.

Toutefois le parti fermier a le défaut d'être un parti de classe et comme tel il n'est que la réaction du parti manufacturier contre les excès duquel il est formé. Il est difficile d'un parti de classe ne fasse pas nécessairement de l'opposition de classe. Ses chefs le voient et ils ne pourraient agir autrement. Les fermiers ne constituent pas un parti mais simplement une organisation. Ils doivent retourner dans les anciens cadres des partis nationaux.

Le maintien de leur intégrité politique comme corps est de nature à

Un règlement que l'on ignore

LE DIRECTEUR DE LA VOIRIE RAPPELLE AUX CITOYENS LES PAYER DES TRAMWAYS A UN AUTOMOBILISTE DONT LA VOLTURE A ETE FRAPPEE SUR LE PONT DE LA COTE SAINT-PAUL.

Inconsciemment ou non, les citoyens de la métropole négligent pour la plupart les prescriptions d'un règlement qui a son importance au point de vue sanitaire et esthétique, le règlement 326, au sujet de l'enlèvement des vidanges.

Des plaintes affluent constamment à l'hôtel de ville, soit contre la négligence des employés de l'incinération, soit contre les citoyens qui publient de recevoir les réceptacles quelques minutes après qu'ils ont été vidés. Et l'on voit souvent dans les rues le spectacle appressant des boîtes d'ordures échelonnées le long des trottoirs ou renversées sur la chaussée, sans que personne ne s'en préoccupe davantage.

Pourtant le règlement 326 est très précis, sur ce sujet, comme on peut en juger à la lecture de ses principales clauses: "Tout occupant de maison devra déposer séparément les ordures ménagères et les cendres provenant de la maison qu'il habite ou qu'il occupe dans un réceptacle portatif d'une capacité de pas plus de trois litres."

"Les réceptacles affectés aux cendres ou aux ordures ménagères ne devront pas contenir plus de cent livres de ces matières, et il devra y avoir un espace libre d'au moins six pouces entre le contenu et la surface desdits récipients."

"Les réceptacles seront placés dans la rue (si elle l'y a) ou dans la rue, aussi près que possible du trottoir, en face de la maison habitée ou occupée par le propriétaire ou le possesseur desdits réceptacles, ou dans tout autre endroit à la discrétion du surintendant du service des vidanges."

"Tout papier de rebut en la possession d'une personne qui veut s'en débarrasser doit être solidement attaché en paquet ou rouleau, et ne peut être déposé ailleurs que dans la rue, sur le trottoir, ou dans la rue, à côté des réceptacles servant aux ordures ménagères ou aux cendres, respectivement."

"Il est strictement défendu de mêler aux cendres avant qu'elles aient été déposées ou après qu'elles seront déposées sur les trottoirs ou dans les rues, des ordures ménagères, des débris ou tout autre matière de quelque nature que ce soit."

"Personne ne devra jeter dans les rues ou dans les lieux publics, des rognures, des objets de rebut, des ordures ménagères ou des déchets de quelque nature que ce soit."

"Le machete et la cendre provenant de machines à vapeur, de forges, de fournaises d'usines ou d'établissements industriels devront être enlevés par les propriétaires de ces établissements."

"Le fumier sera déposé dans des boîtes bien closes, dans la cour de l'habitation ou sous le bâtiment où ce fumier aura été fait."

"Le règlement mentionne ensuite les prescriptions suivantes pour l'enlèvement des vidanges: "Les jours et les heures pour l'enlèvement des ordures ménagères et des cendres seront fixés par le surintendant du service de l'incinération, et personne ne devra mettre de réceptacles dans les rues ou dans les rues, en dehors des jours et des heures ainsi fixés."

"Les réceptacles devront être enlevés des rues et des rues par les personnes qui les y auront déposés, dans le délai d'une heure après que les employés du service auront passé pour faire l'enlèvement des ordures ménagères et des cendres, quand même les réceptacles n'auraient pas été vidés."

"Personne ne brisera ou n'endommagera aucun réceptacle ni ne fouillera ou ne renversera son contenu après que tel réceptacle aura été placé dans une rue ou dans une rue pour être vidé par les employés de l'incinération, ni ne dérangera ou n'ouvrira les paquets ou rouleaux de papier de rebut déposés près de tel réceptacle. Personne ne devra déposer non plus des cendres ou des ordures ménagères dans un réceptacle qui ne lui appartient pas."

Enfin, comme sanction, le règlement impose à tout violeur de ces ordonnances une amende de \$40, ou à son défaut un emprisonnement de deux mois.

Un nommé Morelli a été accusé ce matin, en Cour de police d'avoir enlevé un nommé Pigeon, une caisse-enregistreuse, au montant de \$75, dans le bureau de la possession. L'avocat de l'accusé a produit les recus prouvant le titre de propriété de l'accusé. Il se trouvait que Morelli devait à la compagnie qui lui avait vendu la caisse, une somme en surplus et que celle-ci ne pouvait pas encore payer. Le juge Casson n'a pas trouvé que ce soit un motif valable pour commettre des offenses criminelles. Toutefois il a fixé l'enquête au 29 et a admis le prévenu en liberté sur parole.

Un client peu payant. Le sergent Bussière et l'agent de police Allen ont arrêté, hier midi, un individu du nom de Georges Lazare. Ce dernier est accusé d'avoir volé une paire de chaussures chez M. Lamy, à l'angle des rues Ontario et Montcalm.

D'après la version du plaignant, le prévenu a pris la paire de chaussures et a déguerpé. Les agents appelés par Lamy se sont lancés à la poursuite du fuyard et l'ont capturé après une course mouvementée. L'accusé a comparu ce matin en Cour de police, et a protesté énergiquement de son innocence. L'enquête préliminaire a été fixée au 29 avril. Il a été admis en liberté sous un cautionnement de \$50.

Mari brutal. Un mari un peu brutal dans ses façons d'agir a comparu ce matin en Cour de police. Il se nomme Sam Rochon. Mme Elie, Lalumière, sa femme, l'accuse d'avoir brisé une couple de tables, un gramophone, un poêle à gaz, et d'avoir causé en tout des dommages pour \$75. L'enquête a été fixée au 29 avril et le prévenu est en liberté sous un cautionnement de \$200.

Ingratitude. Maurice Bernier a comparu ce matin devant le juge Casson accusé d'avoir volé une somme de \$50, à Joseph Latulippe. Ce dernier avait gardé l'accusé tout l'hiver gratuitement.

Bernier a avoué sa culpabilité. Son avocat a demandé qu'on l'examine au point de vue mental. L'enquête a été fixée au 26 avril.

Une belle garde-robe. Les voleurs sont entrés dans la nuit de vendredi chez M. Schwartzman, 1448, boulevard Saint-Laurent, et ont fait main basse sur cinquante habits, des chemises, etc., estimés en tout à \$6,000. Les voleurs sont entrés en sautant par-dessus une clôture palissadée qui entourait et protégeait l'édifice.

Responsable d'un accident

LA COUR DE REVISION CONDAMNE LA CIE DES TRAMWAYS A PAYER DES DOMMAGES A UN AUTOMOBILISTE DONT LA VOLTURE A ETE FRAPPEE SUR LE PONT DE LA COTE SAINT-PAUL.

La Cour de revision vient de condamner de nouveau la Compagnie des Tramways à payer des dommages à un nommé Michel, dont l'automobile avait été endommagée par la faute de la demanderesse. Le demandeur traversait le pont de la Côte Saint-Paul, en automobile, lorsqu'un tramway a détalé, a heurté sa voiture et l'a considérablement endommagée. Le déraillement est dû au fait que le pont était mal construit. La compagnie des Tramways a refusé de payer les dommages, et le demandeur a poursuivi devant la Cour de revision provinciale qui a la surveillance de ce pont. La défenderesse plaçait également la responsabilité du déraillement sur ses employés. Elle disait que les barrières étaient ouvertes et que son tramway s'était engagé sur le pont et croquant que le tablier mobile du pont était bloqué. Malheureusement ce tablier était mal assujéti.

Le juge de première instance a condamné la Compagnie des Tramways en vertu de l'article 1054 du Code civil. Dans ce dernier cas, c'est à la compagnie à faire la preuve de force majeure, c'est-à-dire qu'elle n'avait pu empêcher cet accident. Tandis que si on se base sur l'article 1053, dit le juge, c'est au demandeur à prouver que la Cie était en faute.

C'est une question de circonstance, a dit le juge Demers. Mais lorsque le danger est plus grand, la prudence doit être plus grande, a-t-il remarqué le magistrat. Et il a été prouvé que de nombreux déraillements s'étaient produits sur ce pont. De plus la Compagnie des Tramways avait nommé un employé pour surveiller le trafic de ce pont. La Cie des Tramways est donc responsable de l'accident en question.

Vingt jugements sont rendus

LA COUR DE REVISION REND VINGT DECISIONS EN INFIRMAND SEPT JUGEMENTS DE PREMIERE INSTANCE.

La Cour de revision composée des juges Archibald Demers, Weir et Panneton a rendu vingt jugements samedi avant-midi. Le juge Panneton a rendu jugement dans une cause de Bédard contre Bédard. Ce tribunal a confirmé treize jugements de première instance et en a infirmé sept.

Voici les décisions rendues par la Cour de revision: Bédard contre Bédard, jugement corrigé, mais confirmé avec dépens; Paquin contre Furgasson, confirmé avec dépens; Evans contre Leeburg Coal Co., confirmé avec dépens; Harris contre Sobie, infirmé avec dépens, le juge Demers dissident; McAdoo contre Green confirmé avec dépens; Lamare contre Beauchamp, infirmé avec dépens; Mitchell contre Montreal Tramways Co., confirmé avec dépens; Peters contre Rosenbaum, confirmé avec dépens; Laberge contre Pelletier, confirmé avec dépens; Chevalier contre Penser, confirmé avec dépens; Levy contre Friedlander infirmé avec dépens; Dostaler contre Rodier, infirmé avec dépens; Eastern Townships Lumber Co. contre Deneault, infirmé avec dépens; Frenette contre Courtois; General Electric Co. contre C. H. Hull, confirmé avec dépens; Séguin contre Taschereau, confirmé avec dépens.

Pris sur le fait. William Porter a comparu ce matin en Cour de police, accusé de vol avec attraction chez M. E. X. Soit-Charles, 280, rue McGill. Porter, un jeune homme de 22 ans, est originaire de Lavigne, barrière, 292 ouest, rue Notre-Dame, dormait dans sa boutique lorsqu'il a entendu un certain bruit. Il s'est levé et un revolver vide au poing est allé surprendre notre visiteur. Celui-ci plus inquiet que vif s'est rendu tout habillé aux conjonctions de Lavigne qui prenait un air féroce pour remédier au défaut de munitions. L'agent Vanier qui passait justement a amené Porter au poste. Le prévenu a comparu ce matin en Cour de police. L'enquête préliminaire a été fixée, au 29 avril.

Mari brutal. Un mari un peu brutal dans ses façons d'agir a comparu ce matin en Cour de police. Il se nomme Sam Rochon. Mme Elie, Lalumière, sa femme, l'accuse d'avoir brisé une couple de tables, un gramophone, un poêle à gaz, et d'avoir causé en tout des dommages pour \$75. L'enquête a été fixée au 29 avril et le prévenu est en liberté sous un cautionnement de \$200.

Ingratitude. Maurice Bernier a comparu ce matin devant le juge Casson accusé d'avoir volé une somme de \$50, à Joseph Latulippe. Ce dernier avait gardé l'accusé tout l'hiver gratuitement.

Bernier a avoué sa culpabilité. Son avocat a demandé qu'on l'examine au point de vue mental. L'enquête a été fixée au 26 avril.

Une belle garde-robe. Les voleurs sont entrés dans la nuit de vendredi chez M. Schwartzman, 1448, boulevard Saint-Laurent, et ont fait main basse sur cinquante habits, des chemises, etc., estimés en tout à \$6,000. Les voleurs sont entrés en sautant par-dessus une clôture palissadée qui entourait et protégeait l'édifice.

État du budget supplémentaire

LES CONSEILLERS MUNICIPAUX EN PRENDRONT CONNAISSANCE LUNDI, A LEUR SEANCE REGULIERE. — MOTIONS ET RAPPORTS.

Lundi, à la séance régulière du conseil, les échevins prendront connaissance des surplus des exercices budgétaires antérieurs, formant ce que l'on appelle communément le budget supplémentaire de mai. Les sommes de ce budget ne dépasseront guère \$500,000, ainsi que nous l'avons déjà annoncé. Les administrateurs vont soumettre en même temps un état détaillé des dépenses attachées à ce budget, le tout accompagné d'un certificat de M. Justinien Pelletier, contrôleur de finances.

Le feuilleton du jour contient aussi quelques rapports de la commission et trois projets de règlements: RAPPORTS. 1. Commission Administrative. — A l'effet de voter un crédit supplémentaire pour le pavage de la rue Saint-Denis, entre les rues des Carrières et Isabett, (21 avril).

2. Commission Administrative. — A l'effet de voter \$96,600 pour le pavage de la rue Saint-Catherine de la rue Fontenay aux limites ouest de l'ancienne Ville de Maisonneuve, (14 avril).

AVIS DE MOTION. Echevin Brodeur. — A l'effet d'amender le règlement No. 432 concernant les taxes, etc. (31 mars). Echevin Brodeur. — A l'effet de remplacer le règlement No. 342 concernant le ramassage des cheminées, (31 mars).

Echevin Brodeur. — A l'effet d'amender le règlement No. 270 concernant la voirie, (31 mars).

MOTION. MM. les échevins Dixon et Greelman. — A l'effet d'approuver les dispositions de la Cédule "A", (15 avril).

Les grandes villes de France.

Paris, 15. (Par courrier). — Marseille conserve son rang de deuxième ville de France, les résultats connus du recensement lui attribuant, quoique incomplets, une population de plus de 600,000 personnes, alors que Lyon, qui vient ensuite, atteint le chiffre de 572,483 (523,796 en 1911), et que Bordeaux accuse 268,702 habitants (7,024 de plus qu'en dernier recensement).

Lille vient au cinquième rang avec 197,487 habitants, contre 217,807 en 1911; le sixième rang est pris par Nantes; 178,926, en augmentation de 8,000 habitants sur 1911; Nice vient au septième rang avec 171,107 habitants, en augmentation de 28,167, battant nettement Saint-Etienne, qui n'arrive qu'à 168,524 habitants, contre 148,656 en 1911.

Notons, enfin, que Nancy passe avant Roubaix avec 124,556, alors que la guerre a fait tomber cette dernière ville de 122,723 habitants à 111,401.

Canadienne engagée par Mary Garden

Toronto, 23. (D.N.C.). — Dans les cercles artistiques de Toronto on annonce la nouvelle officielle de l'engagement de Mme Jeanne Dusseau par la Chicago Opera Association. Mary Garden a laissé entendre que "des rôles importants lui seraient confiés pour la saison prochaine, à New-York, où elle chantera en compagnie des grands artistes, Lucien Muratore, Coireuil, Nicolai, etc.

Elève de maestro Carboni, elle a étudié l'art dramatique sous les soins de Jacques Coqui. Elle jouit d'une solide réputation à Toronto, dans l'ouest de Canada et des Etats-Unis où elle a fait plusieurs tournées de concerts qui ont remporté le plus grand succès.

Mme Dusseau possède une riche voix de soprano lyrique et son talent constituera un précieux appoint pour l'opéra et un non-nouveau à ajouter à la liste des chanteurs en vedette que la Canada a fournis.

La langue bien pendue.

Le maire Martin est en verve. Devant les préparatifs des commissaires de la chartre, et les censures des comités d'ouvriers, il redouble d'activité, afin de se mettre pleinement en vedette.

Notre maire parlera donc tous les soirs de la semaine prochaine au cours d'assemblées publiques convoquées par les échevins dans leurs quartiers respectifs.

Ainsi, il portera la parole, dimanche après-midi, aux contribuables de Villeray; lundi soir, à ceux de Saint-Henri; mardi, à ceux du quartier Papineau; mercredi, dans le de Lorimier; jeudi, à Hochelaga, et vendredi à Saint-Gabriel.

Les confirmations prennent fin.

Les cérémonies de confirmation qui se poursuivent dans les églises paroissiales depuis quinze jours ont pris fin samedi après-midi.

Mgr Georges Gauthier a administré la confirmation, samedi matin, aux enfants de la paroisse Saint-Georges; Mgr Forbes, à ceux de Saint-François Solano, et Mgr Charlebois, à ceux de la Pointe-aux-Trembles.

Samedi après-midi, Mgr Charlebois a confirmé les enfants de la paroisse Saint-Octave, à Montréal-Est.

Le bien fondé d'une saisie

LES JUGES ARCHIBALD ET WEIR CASSENT UN SAISIE-CONSERVATOIRE PRISE PAR UN ASSOCIE SUR LES BIENS DE SON ANCIEN PARTENAIRE — LE JUGE DEMERS DISSIDENT.

Une question épineuse relativement au partage des sociétés a été décidée samedi par la Cour de revision. Il s'agissait de la cause de Harris contre Sobie. Ces deux parties avaient formé ensemble une société. Harris avait placé une certaine mise au fonds commun. Ce dernier, après un certain temps, a demandé la dissolution de la société. Comme son associé n'avait pas l'argent nécessaire dans le moment, le demandeur a cru devoir pratiquer une saisie-conservatoire sur les biens du défendeur Sobie.

Le juge de première instance a cassé cette saisie-conservatoire en disant que cette procédure n'avait pas sa raison d'être. Une saisie-conservatoire, dit le juge, ne peut être accordée que si elle est permise par la loi et elle n'est permise que si des droits sont en danger en ne l'accordant pas.

Les juges Archibald et Weir ont confirmé le jugement de première instance en refusant d'accorder la saisie-conservatoire. Le juge Demers n'était pas de l'avis de ses collègues. Il a admis que la question que la cour avait à décider était bien discutable. Toutefois il croit que la transaction effectuée entre les deux associés en question est de la nature d'un partage et non d'une vente et que les associés co-partageants n'ont pas droit à des privilèges.

Mort accidentelle

LE VERDICT DU JURY DU CORONER DANS LE CAS D'URGEL LACROIX.

Le coroner MacMahon a tenu une enquête par jury samedi, sur la mort d'Urgel Lacroix, décédé, à l'hôpital Général des suites d'une chute qu'il a faite jeudi soir dernier à Cartierville.

Lacroix était depuis dix ans employé de la Montreal Public Service Corporation. Jeudi soir, vers 6 h. 30 il s'est rendu boul. Gouin, réparer des fils, il était accompagné d'un nommé Arthur Desrosiers. Il a trouvé deux fils brisés sur le sol. Il a fait remarquer à son compagnon que le poteau portait une marque profonde à environ trois pieds de la base comme s'il avait été frappé par une voiture. Après avoir relevé les fils il est monté dans le poteau, Rendu au sommet, il a remarqué qu'il n'était pas en ligne avec les autres, et qu'il était appuyé sur un arbre. Avec son compagnon, il se sont mis en frais de couper la branche. La branche coupée, le poteau a cédé et entraîné Lacroix dans sa chute.

Le compagnon de Lacroix, Arthur Desrosiers, a raconté au juge, comment l'accident était arrivé. Il a vu le poteau une fois brisé et remarqué qu'il était pourri à la base. Il n'a pu dire toutefois s'il était pourri profondément. A sa connaissance Lacroix a déjà fait remplacer plusieurs poteaux qui étaient en mauvais état. Il n'a pu dire si le poteau avait été remplacé récemment.

L'inspecteur des services extérieurs de la compagnie M. F. A. Poirier, a déclaré que Lacroix avait à faire l'inspection de tous les poteaux qui se trouvaient dans son district. D'après lui, Lacroix a souvent fait remplacer des poteaux parce qu'ils étaient en mauvais état. Il s'est rendu sur les lieux après l'accident et a vu le poteau en question. Il a déclaré qu'il n'était pas nourri et endommagé et qu'il ne serait pas tombé s'il n'avait pas été frappé.

Les jurés ont délibéré quelques minutes et ont rendu un verdict de mort accidentelle déclarant qu'il n'y avait pas eu crime.

Entre compatriotes.

Un Russe du nom de Harry Dongy a été arrêté ce matin en Cour de police, accusé d'avoir volé des habits et une somme d'argent de \$110, en tout \$200, à un compatriote du nom de Sodchouk. Le prévenu a protesté de son innocence. L'enquête préliminaire a été fixée au 29 avril.

LE TEMPS

Toronto, 23 (S. P. C.). — La perturbation atmosphérique s'est débarrassée de l'ouest et s'est dirigée lentement vers les Grands Lacs. Une autre perturbation du Pacifique couvre maintenant les provinces de l'ouest. Il y a plu à plusieurs endroits dans l'ouest et surtout dans l'Ontario et le Québec occidentale.

Prognostics: Lacs et Baie Georgienne: Généralement beau et plus chaud, demain. Vallée de l'Outaouais, Haut et Bas Saint-Laurent: Vents de l'ouest, averses, doux.

Golfe et Côte Nord: Forts vents de l'est accompagnés de pluie. Provinces maritimes: Pluie dans la partie est. Beau et venteux dans l'ouest.

Cours du change

Cote des devises étrangères de L.-G. Benbien et Cie, banquiers et agents de change, près la Bourse de Montréal.

Cours moyen à New-York. Londres (livre sterling) . . . \$3.93 Paris (franc) . . . 0.0729 Bruxelles (franc) . . . 0.0742 Genève (franc) . . . 0.1730 Madrid (peseta) . . . 0.1385 Berlin (mark) . . . 0.0155 Vienne (couronne) . . . 0.0029 Rotterdam (florin) . . . 0.3485 Rome (lire) . . . 0.04775

Cours moyen à Montréal. New-York . . . 125% Londres . . . 84.44 Paris . . . 0.0827 Bruxelles . . . 0.0842 Genève . . . 0.1965 Madrid . . . 0.1825 Berlin . . . 0.0177 Vienne . . . 0.0038 Rotterdam . . . 0.3930 Rome . . . 0.0560

LES GRAINS

Cote de la maison Bryant Isard & Co. CHICAGO Ouverture Fermeture

MAIS— Mai 60% 61% Juillet 63% 63% Septembre 65% 66% AVOINE— Mai 38% 38% Juillet 39% 39% Septembre 40% 39% BLE— Mai 13% 13% Juillet 107% 107% WINDPEP Ouverture Fermeture Mai 43% 43% Juillet 44% 44% BLE— Mai 16% 16% Juillet 14% 14%